

Dieu est l'éternelle jeunesse et il se plaît en ceux qui portent un instant, dans la caducité rapide de nos âges, cette ressemblance avec sa propre figure.
Lacordaire

La Survivance des Jeunes

Vol. 6

Edmonton, Alberta, Canada. — MAI-JUIN 1940

Numéro 4

Nous désirons du français à la Radio

COMME ESOPE

Deux jeunes étourdis se promenaient au Jardin des Plantes. Un petit bossu vint à passer. Les jeunes gens se mirent à rire.

— Vois donc, se disent-ils, vois donc cet Esope!

Le bossu se retourna.

— Vous avez raison de m'appeler Esope, répondit-il comme lui je fais parler les bêtes!

— Remarquable votre perroquet... il est humain.

— Vous exagérez, il ne fait que répéter ce qu'il entend!

— C'est bien ce que je dis: il est humain...

— Celui-là? Il a fait son immense fortune en profitant des fautes et des erreurs d'autrui.

— Diable! Mais, alors, c'est un assez vilain monsieur?

— Pas du tout. C'est un très brave homme qui a inventé une gomme à effacer perfectionnée...

ÉCRIVEZ A OTTAWA

Nous demandons à tous nos petits lecteurs de vouloir transcrire la lettre suivante et l'envoyer directement à cette adresse:

SOCIETE RADIO-CANADA
OTTAWA, ONTARIO

Cher Monsieur,

Avec tous les autres jeunes canadiens-français de l'Ouest, je tiens à vous dire que nous voulons du français à la Radio.

Il est déjà regrettable que les lois provinciales nous privent du français dans nos écoles; le gouvernement fédéral ne devrait pas commettre une pareille injustice à la radio. Nous méritons le même traitement que les petits anglais. Et je vous demande de nous l'accorder.

Bien sincèrement vôtre,

LES PETITS CANADIENS-FRANÇAIS DE L'OUEST FONT ECHO À LA CAMPAGNE LANCEE PAR LES SOCIÉTÉS NATIONALES

Sur 6900 minutes d'émission par semaine, nous en réclamons 720

Vous connaissez sans doute l'histoire des petits canadiens-français de l'Ontario. Vous vous souvenez qu'un beau jour, le gouvernement de l'Ontario avait décidé de refuser l'enseignement du français dans toutes les écoles de la Province. Alors de tous les coins du pays arrivèrent des protestations. De toutes ces demandes, celles qui furent les plus touchantes furent certainement celles que firent les petits canadiens-français eux-mêmes. Les jeunes ont réclamé du français à l'école et ils en ont obtenu.

Aujourd'hui encore, il y en a qui refusent aux petits canadiens-français, le droit d'étudier, de parler et d'entendre le français.

Depuis sept ans, par exemple, les canadiens-français de l'Ouest demandent du français à la Radio. Et depuis sept ans, ils n'ont rien obtenu. Mais comme les canadiens-français ne sont pas des lâcheurs, — leur histoire est là pour le prouver — ils ne se découragent pas. Ils continuent et continueront à exiger ce que le droit et la justice leur permet de réclamer. C'est ainsi que les sociétés nationales des trois provinces de l'Ouest se sont entendues entre elles et qu'elles ont entrepris une vaste campagne en faveur du français à la Radio.

Devant le gros travail qui s'accomplit partout, les petits canadiens-français ne veulent pas demeurer inactifs; ils veulent faire leur part; ils veulent répéter le geste de leurs grands frères de l'Ontario; comme eux, ils veulent réclamer eux-mêmes la part du français qui leur revient en stricte justice à la Radio.

Ils savent que pour obtenir quelque chose, il faut le demander et ils sont prêts à demander, tant qu'ils n'auront pas obtenu. Ils ont donc décidé d'écrire eux-mêmes à la Société Radio-Canada et de dire, bien poliment, aux membres de cette société, qu'ils veulent demeurer ce que le Bon Dieu les a faits: des canadiens-français. Pour demeurer des canadiens-français, ils ont besoin d'entendre du français à la radio. C'est d'ailleurs leur droit, puisqu'au Canada, le français est officiellement reconnu. D'ailleurs, l'on ne peut pas les accuser d'être trop exigeants, puisqu'à la suite des sociétés nationales, ils ne demandent que 720 minutes de français par semaine sur un total de 6900 minutes, soit un peu plus de 10%, alors qu'ils auraient droit à 50%.

Ils espèrent que bientôt l'on aura répondu favorablement à leur demande et que jeunes et vieux jouiront de beaux programmes français à la Radio, tout comme les petits et les grands anglais de la Province de Québec sont heureux d'entendre de l'anglais, dans cette province du Canada.

Le Prix

Jacques a reçu un prix. Oh! le beau livre!

★ ★ ★

Si vous aviez assisté au petit conseil que le directeur de l'école a tenu avec son adjoint la veille de la distribution, vous auriez été touché.

— Quel prix va-t-on donner à Jacques?

— C'est un garçon intelligent, qui saura apprécier...

Alors, on lui cherche quelque chose qui répond à ses désirs. Un roman pour enfants? Non, ce n'est pas cela... Un récit de voyages? Non, mieux que cela... Une vie de grand homme? Peut-être... Cherchons...

Le directeur et l'adjoint examinent les titres.

— Celui-ci conviendrait, je crois, dit l'adjoint.

— Une vie de missionnaire... du mouvement, du danger, du courage... oui, oui; pour Jacques, c'est tout à fait cela.

— Ca l'emballera, dit l'adjoint.

— Si ça pouvait l'emballer jusqu'à imiter! pense le directeur.

Entendu. Jacques aura le livre.

C'est ainsi que, soucieux du bien de leurs petits élèves, ces maîtres chrétiens leur répartissent la pâture intellectuelle.

★ ★ ★

Jacques a été couronné.

Il est allé s'agenouiller aux pieds de M. le Curé qui a admiré le livre.

— Tu en as une chance, Jacques!

L'enfant rougit d'émotion.

Le magnifique volume a bien-tôt circulé dans toute la salle où se pressent les parents des jeunes lauréats.

Puis, le lendemain, Jacques est allé faire la tournée de famille. Il a montré son prix à tout le monde.

L'oncle Benjamin lui a donné quarante sous.

La tante Hélène, une boîte de sucre d'orge.

On est si fier de ce petit Jacques!

M. le curé, rencontrant son instituteur libre, lui dit:

— Vous choisissez bien vos prix, Monsieur le directeur! J'en suis bien content.

— De mon mieux, M. le curé. Vous avez vu celui de Jacques?

— Superbe... et puis bien adapté. Du mouvement, du courage, de la sainteté... de quoi enthousiasmer un enfant comme Jacques.

— C'est bien pour cela que je l'ai choisi.

— Je pense, dit le prêtre, qu'il lui fera du bien... Même, si cette lecture pouvait lui suggérer de bonnes idées... qui sait?

★ ★ ★

L'instituteur a vu plusieurs membres des familles de ses élèves.

Tous sont unanimes:

— Oh! les beaux prix que vous donnez!

En particulier, les parents de Jacques, qui ont été très flattés.

— Et puis, ont-ils ajouté, c'est tout à fait ce qu'il lui fallait.

— Je le crois: de la vie, de l'ardeur, du cran... un livre superbe et accrochant.

— Nous vous sommes bien reconnaissants.

★ ★ ★

Dans les jours qui ont suivi, le bon directeur a joué en lui-même... Il voit Jacques, les deux coude sur la table, devant son prix:

— Mon Jacques va trouver là de l'énergie.

Et il rêve d'avenir pour cet enfant.

— Que sera-t-il? Que fera-t-il? Si Dieu veut, il sera quelqu'un!

Les vacances vont se terminer.

Le bon maître rencontre Jacques:

— Eh bien, Jacques, tu as été content de ton prix?

— Oh! oui, Monsieur!

— Il t'a intéressé?

Jacques ouvre de grands yeux:

— Je ne l'ai pas lu.... Ca se lit donc, ces bouquins-là?

Abbé Charles Grimaud.

PRUDENCE

Ernest—C'est toi qui es le maître dans ta maison?

Jules—Oui, c'est moi. Mais ne dis pas à ma femme que je te l'ai dit.

Succès du Concours "Entreprise"

Plus de 250 petits lecteurs prennent part au Concours "Entreprise", lancé par la "Survivance des Jeunes"

L'automne dernier, la "Survivance des Jeunes", suivant le conseil du bon Père Fortier, s.j., invitait tous ses jeunes lecteurs à prendre part à un Concours "Entreprise". Si l'on en juge par le grand nombre de réponses reçues et l'excellence des travaux présentés, ce concours fut très populaire. Pensez-y donc, plus de 250 cahiers ont été envoyés au bureau de Gérard LeMoine.

Et tous ces travaux étaient faits avec tant d'application que s'il avait fallu en croire les membres du jury, c'est plus de 250 prix qu'il aurait fallu donner: tous les concurrents en méritaient un. Chose certaine, c'est que 10 prix, tel qu'annoncé, cela n'était pas suffisant. Il fallut absolument en augmenter le nombre jusqu'à 27. Donc 27 prix seront distribués aux vainqueurs. Le jury, composé d'un groupe de Soeurs de l'Assomption, et de Soeurs Sainte-Croix, d'un Père et de Gérard LeMoine, a groupé tous les travaux en sept différents sujets: Religion, Histoire du Canada, Chansonniers, Contes et Légendes, Littérature, Science et Divers.

Dans chacune de ces catégories, il y a des gagnants de prix et des gagnants de mentions honorables. C'est à regret que nous n'avons pu les multiplier davantage. Qu'ils aient obtenu des prix, des mentions honorables ou non, tous les concurrents méritent des félicitations et nous sommes heureux de les leur offrir.

Nous remercions cordialement ceux qui ont offert leurs travaux au bénéfice des bibliothèques d'écoles pauvres. Ceux qui ont réclamé les leurs, les recevront à la fin de l'été.

Durant toutes les vacances ces différents cahiers seront exposés au couvent de l'Assomption. Les Religieuses seront heureuses de les faire voir aux maitresses qui le désireront.

Religion PRIX

Premier: Raymonde Champagne, Ecole Sainte Marie, Fort Frances, Ontario.

Deuxième: Yvette Béland, Donnelly, Alberta.

Troisième: Hélène Desmarais, Saint-Paul, Alberta

MENTIONS HONORABLES

Première: Adrienne Landry, St-Jacques, Montréal, P.Q.

Deuxième: Bernadette Brochu, Morinville, Alberta

Troisième: Murielle Dubé, Fort Frances, Ontario.

Quatrième: Isabelle Levasseur (10752-101e rue) Ecole Sacré-Coeur, Edmonton, Alberta.

Histoire du Canada

PRIX

Premier: Adrienne Blackburn, Couvent de l'Assomp-

(Suite à la page 4)

ECHOIS D'AVANT-GARDE

AVANT-GARDE BELHUMEUR

Monsieur Gérard LeMoyné,
La Survivance des Jeunes, Edmonton.

Cher Monsieur Le Moyné,

Pour des enfants désappointés, nous en furent quand nous nous vîmes le 31 mai sans avoir reçu notre petite Survivance de mai. Pourtant en mai, notre petit journal comptait ses six ans! Est-ce possible que nous ne le recevrons pas? Cher Monsieur LeMoyné, seriez-vous malade? absent? Vos aides-de-camp ne sont-ils pas là pour vous prêter main-forte? Vite, dites-nous ce qui en est, car nous voulons que notre petite journal vive!

Quant à nous, avant-gardistes de Donnelly, nous sommes toujours là. Dimanche, le 26 mai, nous fêtons notre glorieux patron, Dollard des Ormeaux, par une séance patriotique où l'action catholique avait aussi sa place. Voici le programme exécuté:

1—Nos violonistes ouvrent la séance par une marche militaire.

2—M. Lucien Maisonneuve, président-général, souhaite la bienvenue aux assistants.

3—La chorale des filles chante: La patrie.

4—Les membres du Cercle Lafontaine donnent une récitation et un chant: A la gloire de Dollard.

5—Quelques membres du Cercle Grandin présentent une saynète patriotique du R.P. A. Dugré, s.j.: Les premières.

6—Les bambins du Cercle LaVérendrye se disputent la palme dans une joute de bon langage.

7—Solo de violon par Mlle T. Therriault; au piano: Mlle T. Maisonneuve.

8—Saynète d'action catholique et d'action missionnaire du R.P. Dugré, s.j.: Une sérieuse de pêche.

9—Chant d'action catholique par les membres des Cercles Langevin et Grandin.

10—Nos petits musiciens exécutent une symphonie fort goûtee: Feuilles d'été.

11—Récitation: Semons, par le Cercle Lafontaine.

12—Les membres du Cercle Taché présentent une joute d'Histoire du Canada, suivie du chant patriotique: Soyons fiers de notre histoire.

13—Solo de piano par Mlle Thérèse Maisonneuve.

14—Chœur: Gloire à Dollard.

15—Tableau représentant Dollard au Long-Sault.

16—M. Edouard Cimon, président du Cercle local de l'A.C.F.A. fait l'appel des héros de 1660. Après chaque nom tous les assistants répondent: Mort au champ d'honneur

Monsieur le Curé prend la parole et remercie les avant-gardistes de leur belle séance et les encourage fortement à cultiver en eux l'amour de la patrie. La séance se termine par le chant de notre hymne national.

Au revoir, cher monsieur LeMoyné. Nous espérons vous lire bientôt dans le petit journal "La Survivance des Jeunes".

Vos fiers avant-gardistes de Donnelly,
Rita Boulet, sec. du Cercle Grandin

Le Plan LeMoyné

ALBAN ONT.	FORT SASKATCHEFAN Alta.
Lacroix, Madeleine	Langlois, Siméon
BEAUMONT, Alta.	Langlois, Raoul
Magnan, Joffre	
BONNYVILLE, Alta.	FORT FRANCES, Ont.
Dargis, Albert	Champagne, Raymonde
Duprés, Bertha	Cercle Ste Bernadette
CALAIS, Alta.	Cercle St Louis
Mission St-François-Xavier	GRANBY
CALDER, Ecole St-Edmond	Gauthier, Monique
Gagné, Jeanne	GRAVELBOURG, Sask.
Rivet, Raymond	LeBlanc, Roland
Morin, André	HAFFORD, Sask.
Poulette, Noëlla	Attroux, Armand
Généreux, Thérèse	KITIGAN, Ont.
Gagné, Benoit	Parent, Rita
Ouellet, Dollard	Rochon, Denise
Pilon, Thérèse	LAC MAGLOIRE
Poulette, Lucien	Servant Délia et Yvonne
Verrier, Germaine	LA COREY, Alta.
Morin, Claire	Ouellette, Mme Jos.
Perras, Alphonse	LAURIER, Man.
Poulette, Maurice	Miron, Cécile
Poulette, Roger	LISIEUX, Sask.
Verrier, Marcel	Houde, Emile
Leclerc, Ernest	MARCELIN, Sask.
Ouellette, Rose	Beauchamp, Elzéar
St-Jean, André	MARIAPOLIS
Lavallée, M.	Couvent St-Joseph
CALGARY, Alta.	MONTMARTRE, Sask.
Beauchemin, Louise	Religieuses N.-D. de la Croix
Geddes, Denis	
DIDESBURY, Alta.	Perron, Aline
Pothier, Thérèsa	O'Shaughnessy, Lucille
DOLLARD, Sask.	Langlois, Aline
Alexandre, Jeanne	Bissonnette, Georgiana
DOMREMY, Sask.	Godel, Marie-Louise
Anonyme	Privé, Louise
DOZOIS, P.Q.	Desautels, Georges
Charlebois, R.P. C., O.M.I.	Keen, Donnie
DUFRESNE, Man.	Laberge, Marie
Laurin, Alma	Chouinard, Paul
DURLINGVILLE, Alta.	Gibeau, Laura
Duberger, Mme Aldéric	Racette, Laurent
EDMONTON	Escaravage, Edmond
Tougas, Gérard	MONTREAL, P.Q.
FALHER, Alta.	Pineault, Abbé A.
Labbé, Pierre	Saint-Pierre, Jacques
FANNYSTELLE, Man.	Laberge, Thérèse
Soeurs Oblates	Soeur Directrice, Ecole Saint-

En hommage à tous mes amis canadiens et particulièrement à Monsieur Raymond Le Page.

L'Etoile Filante

"Tu étais un chérubin protecteur, aux ailes déployées
"Tu marchais au milieu des pierres étincelantes..."

Ezéchiel, XXVIII, 14

Avant que la terre fut...

Avant le commencement de toutes choses, le Seigneur régnait dans toute sa splendeur. Seul, il régnait dans l'infini que nous ne pouvions concevoir. Sa gloire et sa puissance, et sa seule présence suffisaient à combler son éternité.

Il n'y avait pas de jour... Il n'y avait pas de nuit... Il n'y avait pas de temps... Il n'y avait pas d'espace... Seul, Dieu était.

Et il fut un moment, dans l'Eternité, où Dieu créa des anges; non pas qu'il eut besoin d'une présence: Lui seul se suffisait! Mais créer du bonheur lui parut désirable.

Le plus beau de ces anges s'appelait Lucifer. Sa splendeur était telle, et son intelligence, que ses frères courbaient le front devant lui.

Ces êtres étaient purs de toute souillure. Ils émanaiient de Dieu, qui en fit le reflet de sa Divinité! Leur bonheur nous serait inconcevable, car nous sommes de chair, et ils étaient esprits. Ils nageaient au sein d'une complète félicité; ni regret d'hier, ni peur de demain ne harcelaient leur âme. Ils s'abîmaient en Dieu: Il était

leur seule raison d'être. Contemplant ses perfections sans borne, ils n'avaient ni désirs, ni vouloirs superflus. Et leur béatitude dura ce que durent les siècles lorsqu'on a franchi le seuil de l'Eternité...

Mais il fut un instant, dans leur vie heureuse, où leur âme sombra dans un accès d'orgueil. Oh! tous les anges

n'ont pas, à l'heure de l'épreuve, suivi les conseils du brillant Lucifer. Tous les anges n'ont pas, dans leur ingratitudine, voulu usurper la place du Seigneur! Lorsque les plus fous, se groupant en cohortes, ont brandi l'étendard de l'insensée révolte, lorsqu'ils croyaient pouvoir s'emparer des attributs divins, leurs frères ont cherché à retenir sur la pente ces présumptueux grisés par l'espoir d'être Dieux.

Et parmi ceux-là, l'archange Mikael leur rappela soudain, quel était leur néant avant la Parole qui les avait créés. Il leur montra leur Gloire, l'Amour et les biens dont ils étaient comblés. Et puis, leur reprochant leur noire ingratitude: "Soyez-vous, dit-il, que votre péché vous suivra désormais. Comment oseriez-vous dépuiller votre Père? Et prendre sa place? Vous qui lui devez d'être!... Si vous persistez dans dans votre sacrilège, toute l'Eternité ne pourra combler l'horreur de votre faute!... Vous seriez à jamais bannis de ce séjour! Et tous vos regrets, et tous vos remords, et tout le désespoir qui rongera votre âme ne pourront jamais plus vous obtenir l'accès de ce lieu de délices, si vous le désertez?"

Bien des anges alors, fidèles au Seigneur, imitèrent Mikael dans son indignation Sainte. Beaucoup d'autres, hélas! croyant acquérir la perfection suprême, suivirent Lucifer pour

détrôner leur Dieu.

Il y eut des remous au sein des cohortes.

Une grande bataille ébranla le chaos.

Mais, lorsque Dieu voulut, le combat cessa. Les anges assis à sa droite reprirent le chant des hymnes glorieux.

La colère de Dieu s'apaisant sur les rebelles. Un abîme sans fond souvrit devant eux. Et dans la gêne, séjour des démons, depuis ce moment git la désespoir. Qui plonge dans l'enfer ne peut en remonter. Des pleurs des grincements et d'horribles blasphèmes retentissent sans fin en ce lieu maudit.

Pendant la bataille contre les infidèles, un ange, effrayé par tout ce fracas, s'était enfui, seul, bien loin du combat. Les ailes déployées sur sa face timide, il attendait, tremblant, l'issue du tournoi. Lorsqu'il plut à Dieu de mettre une fin à la lutte inutile, le bel ange blanc s'envola vers Lui. Mais une voix sévère arrêta sa course. Eloignait du haut de son ciel: "Où donc étais-tu quand tes frères luttaient? Quel est le camp où tu combattais? Où sont tes alliés? Montre tes ennemis..."

Le pauvre ange, alors, sentit rougir sa face... Il eut honte de lui... de ses hésitations... Craignant le courroux du Seigneur, redoutant la gêne et ses affreux tourments, épouvanté autant que désespéré, sans plus réfléchir il replia ses ailes et plongea tête basse au fond du chaos.

Un ange ne meurt pas, quelle que soit sa faute, quelle que soit sa peine ou bien son désespoir.

Depuis cet instant, au sein de l'infini, une étoile filante, brûlant les étapes, est cet ange, embrasé, qu'on aperçoit la nuit.

Marie LEJEUNE

LE PETIT LABOUREUR

Lorsque laboure mon père,
J'aime à marcher près de lui;
J'aime à bien voir, dans la terre
Entrer le coutre qui luit.

Elle résiste; il la perce,
Il la fend de long en long;
Le versoir, qui la renverse,
Laisse après lui le sillon.

Elle est tiède et parfumée;
J'y vois des germes herbeux;
Il en sort une fumée,
Comme du naseau des bœufs.

Mes bœufs patients, que j'aime,
Front bas, vont d'un pas égal;
C'est dur, mais ils vont quand même;
Ils se donnent bien du mal.

Ils savent qu'on travaille
Pour semer avoine et blé;
Et qu'ils n'auront de la paille
Que s'ils ont bien travaillé.

Eho! je les encourage;
Je leur chante une chanson;
Puis je touche l'attelage
D'un léger coup d'aiguillon.

Mon père tient la charrue,
Haussant ou baissant les bras,
Et l'alouette accourue
Vient becquier dans nos pas.

Puis, contente de la graine,
Du petit ver qu'il lui faut,
Elle monte, à perdre haleine,
Chanter au ciel, tout là-haut.

La plaine, aujourd'hui déserte,
— Labourons, ensemsons! —
Dans quelques jours sera verte
Et couleur d'or aux moissons.

Jean AICARD,
de l'Académie française.
(Le Livre des Petits)

Suivez ces bons conseils:
N'oubliez pas le mot o.b.i.c. A l'occasion sachez vous a.b.c.
Dans la contradiction, soyez toujours le premier a.c.d. Demeurez constamment o.q.p. Soyez plein de déférence pour les personnes a.g. Priez Dieu qu'il vous z. Ce faisant, vous serez m.e. durant cette vie, en attendant que vous alliez au ciel, quand vous serez d.c.d.

La Survivance DES JEUNES

Journal des petits canadiens-français de l'Ouest

Abonnement: 25 sous par année

Publié par l'Imprimerie "La Survivance"

10010-109e Rue Edmonton

Fondé en Mai 1934

Directeur et Rédacteur: M. Gérard LeMoine

EN FEUILLETANT LES PAGES DE MON HISTOIRE

DOLLARD DES ORMEAUX ET SES COMPAGNONS

Avez-vous des cahiers avec couvertures illustrées? Oui. Mais qu'est-ce qu'il y a sur ces couvertures? Demandez donc toujours des cahiers canadiens, avec des illustrations canadiennes. Comme elle est belle la couverture de cahier qui représente la bataille du Long-Saut! Si vous ne l'avez pas déjà il faut nécessairement vous la procurer. Vous avez sans doute entendu raconter bien des fois la bataille du Long-Saut? Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de Dollard des Ormeaux et de ses braves compagnons? Ah! mes chers petits amis, comme on doit être fier de son pays quand on est de la race de Louis Hébert, de Champlain, de Montmagny, de Pierre Boucher, de Madeleine de Verchères, de Marie de l'Incarnation, de Maisonneuve et de Dollard des Ormeaux!

Voulez-vous, je vais vous raconter un peu la bataille du Long Saut?

C'était au printemps de 1660. Les Iroquois, ces sauvages excessivement cruels dont je vous ai déjà parlé, étaient devenus un danger plus menaçant que jamais pour Montréal et pour toute la colonie. Alors Dollard des Ormeaux, brave entre les braves, conçut le généreux dessein d'aller, avec un petit nombre de colons, à la rencontre des barbares. Il fait part de son projet à seize jeunes gens qui promettent de le suivre. Tous les dix-sept, après avoir obtenu l'assentiment du gouverneur, M. de Maisonneuve, font leur testament, s'approchent religieusement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et, en présence des saints autels, s'engagent par un serment solennel à ne demander et à accepter aucun quartier, et à combattre jusqu'à leur dernier souffle de vie.

Voyez-vous où ces braves vont chercher le courage et la force? Ils se confessent et reçoivent la sainte communion, avant de partir pour le champ de bataille. Souvenez-vous bien toujours que la vie est un combat continu, et que les ennemis de nos âmes sont innombrables. Allez donc souvent à Jésus par la Pénitence et l'Eucharistie.

Ce fut le 1er mai que les braves arrivèrent au pied du Long Saut, sur la rivière des Outaouais à huit ou dix lieues au-dessus de l'île de Montréal. La Dollard et ses compagnons s'enfermèrent dans un mauvais retranchement que les Algonquins avaient construit l'automne précédent, et ils attendirent les Iroquois.

Bientôt les ennemis furent aperçus. C'était l'avant-garde d'un corps d'armée iroquoise composée de trois cents hommes qui allaient se joindre à cinq cents autres aux îles Richelieu, pour après cela attaquer ensemble les Trois-Rivières et Québec. Un danger réel, et très grave, menaçait donc la colonie, vous le voyez. Mais il fallait passer au Long Saut, et Dollard était là avec ses braves.

Les Iroquois qui avaient pris les devants débarquèrent et furent reçus comme il convenait par la petite troupe du Long Saut. Malheureusement quel-

ques-uns des survivants allèrent avertir leurs amis restés en arrière qu'ils avaient été défait, puis revinrent avec toute l'armée iroquoise. La bataille ne tarda pas à s'engager. Dollard et ses compagnons se défendirent avec vaillance. Les premiers assauts de l'ennemi furent repoussés. Bientôt même les Iroquois furieux virent les têtes de leurs soldats border le haut du fort des Français. Désemparé de vaincre ils députèrent un canot vers les cinq cents Iroquois qui les attendaient aux îles Richelieu. Avec l'aide de ces derniers ils comprirent l'emporter. En attendant ils se contentèrent de bloquer le réduit.

Dans ce réduit, il n'y avait point d'eau. Songez si ça devait être terrible. Aussi vous comprenez bien que le manque d'eau incommodait beaucoup plus nos braves que les assiégeants eux-mêmes. Ils ne pouvaient plus avaler la farine qu'ils avaient apportée pour ne pas mourir de faim.

De temps en temps, devant l'ennemi, au milieu des plus grands dangers, ils allaient chercher un peu d'eau à la rivière qui se trouvait à deux cents du fort.

Mais je ne vous ai pas dit que quatre Algonquins et quarante Hurons avaient demandé et obtenu la faveur d'aller avec Dollard. Hélas! à la guerre comme ailleurs il faut se méfier des mauvaises compagnies. Les Iroquois devinant les souffrances de leurs adversaires, et sachant que des Hurons étaient là, crièrent aux Hurons que s'ils voulaient se rendre immédiatement ils auraient la vie sauve, qu'autrement les plus grands tourments leur étaient réservés. Effrayés, tous les Hurons, à l'exception du brave Anahotaha, sautèrent par-dessus la palissade et se livrèrent aux Iroquois.

Le cinquième jour, les cinq cents Iroquois de Richelieu arrivèrent. Vingt-deux braves allaient se trouver aux prises avec environ huit cents barbares.

Les assauts recommencèrent plus furieux que jamais. Durant trois jours, d'heure en heure, tantôt tous ensemble, tantôt par groupes, les Iroquois marchaient sur le petit fort. "Aussitôt que les Français avaient repoussé l'ennemi, ils se mettaient incontinent à genoux, et ne se relevaient que pour le repousser encore, employant ainsi à la prière le peu de temps qu'ils avaient entre chaque attaque." Enfin les Iroquois exaspérés abattirent sur le réduit plusieurs arbres. C'était habile de la part des barbares. La chute de ces arbres occasionna un grand désordre dans le fort, mais ne put ébranler les assiégeés dans la résolution où ils étaient de combattre jusqu'au dernier vivant.

Les Iroquois qui ne s'attendaient pas à une pareille résistance crurent un instant que les lâches Hurons les avaient trompés, et que les Français étaient bien plus nombreux qu'on le prétendait. C'était au huitième jour du siège. Beaucoup d'Iroquois disaient qu'il valait mieux s'en aller, d'autres redoutaient la honte d'une défaite par quelques Français. Les Hurons

transfuges furent questionnés de nouveau et ils affirmèrent encore que les Français n'étaient que dix-sept, qu'ils avaient avec eux un seul Huron et quatre Algonquins.

Alors les Iroquois, décidèrent de périr tous au pied du fort ou de l'emporter de vive force. L'heure décisive et terrible venait de sonner. Le siège recommença. Dollard et les siens par des décharges incessantes abattaient des Iroquois, mais les Iroquois s'avancent toujours; de nouveaux assaillants remplacent les blessés et les morts. Enfin les barbares gagnent la palissade. Pour mettre fin aux décharges qu'on fait sur eux ils essayent de sauter par-dessus la palissade ou d'en arracher les pieux. Mais les Français armés de haches et de sabres remettent à leur place les Iroquois qui montent la tête. Dollard jette au milieu des ennemis un petit baril de poudre auquel est ajusté une fusée. Malheureusement une branche arrête le projectile et le rejette dans le fort où il fait explosion et porte la mort au milieu des combattants. Cet accident encourage les Iroquois qui font brèche de toutes parts. Les bravos restés debout dans le petit fort se défendent comme des lions. Mais la résistance est devenue impossible, il faut mourir. Au milieu d'un affreux carnage le vaillant Dollard est tué. Et puis c'est bientôt le tour des autres. Les Iroquois réussirent à ouvrir la porte du fort. Il reste encore quelques Français qui se battent toujours et tombent les uns après les autres... Le combat cesse quand le dernier compagnon de Dollard est abattu; il avait duré dix jours. Un seul de ces héros avait encore assez de vie pour être traîné et torturé par les Iroquois. Quels tourments il endura!

Voilà, mes chers petits amis, brièvement raconté, le récit du combat du Long Saut, combat héroïque qui sauva la colonie d'une ruine certaine.

N'oubliez pas que les Français furent soutenus jusqu'au bout par le brave Anahotaha, chef huron, et par le vaillant capitaine Metiwimeg et ses trois compagnons algonquins. Gloire donc à jamais à ces vingt-deux braves.

Voulez-vous que je vous donne les noms des dix-sept braves français du Long Saut? Ecoutez bien: Adam Dollard, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, âgé de 25 ans; Jean Tavernier, âgé de 28 ans; Nicolas Tilmont, âgé de 25 ans; Laurent Hébert, dit La Rivière, âgé de 24 ans; Alonié de Lestre, âgé de 31 ans; Nicolas Josselin, âgé de 25 ans; Robert Jurée, âgé de 24 ans; Jacques Boisseau, dit Cognac, âgé de 23 ans; Louis Martin, âgé de 21 ans; Christophe Augier, dit Desjardins, âgé de 26 ans; Etienne Robin, dit Desforges, âgé de 27 ans; Jean Valets, âgé de 27 ans; René Doussin, âgé de 30 ans; Jean Lecomte, âgé de 26 ans; Simon Grenet, âgé de 25 ans; François Cruson dit Pilote, âgé de 24 ans.

Dites bien à vos petits amis que l'histoire profane depuis le commencement du monde ne compte rien d'aussi beau que cette page canadienne.

Extrait du livre "En veillant avec les petits de chez-nous", par M. l'abbé J.-G. Gélinas et reproduit avec la gracieuse autorisation de la Maison Granier, de Montréal (Droits réservés).

CONCOURS DE COLORIAGE

1^{er} Prix: Michel Island, Mission Saint-François-Xavier Calais Alberta.

2^{ème} Prix: Thérèse Feuillatra, Sainte Rose du Lac, Manitoba.

3^{ème} Prix: Bibiane Bruneau, Lac Magloire, Alberta.

transfuges furent questionnés de nouveau et ils affirmèrent encore que les Français n'étaient que dix-sept, qu'ils avaient avec eux un seul Huron et quatre Algonquins.

Alors les Iroquois, décidèrent de périr tous au pied du fort ou de l'emporter de vive force. L'heure décisive et terrible venait de sonner. Le siège recommença. Dollard et les siens par des décharges incessantes abattaient des Iroquois, mais les Iroquois s'avancent toujours; de nouveaux assaillants remplacent les blessés et les morts. Enfin les barbares gagnent la palissade. Pour mettre fin aux décharges qu'on fait sur eux ils essayent de sauter par-dessus la palissade ou d'en arracher les pieux. Mais les Français armés de haches et de sabres remettent à leur place les Iroquois qui montent la tête. Dollard jette au milieu des ennemis un petit baril de poudre auquel est ajusté une fusée. Malheureusement une branche arrête le projectile et le rejette dans le fort où il fait explosion et porte la mort au milieu des combattants. Cet accident encourage les Iroquois qui font brèche de toutes parts. Les bravos restés debout dans le petit fort se défendent comme des lions. Mais la résistance est devenue impossible, il faut mourir. Au milieu d'un affreux carnage le vaillant Dollard est tué. Et puis c'est bientôt le tour des autres. Les Iroquois réussirent à ouvrir la porte du fort. Il reste encore quelques Français qui se battent toujours et tombent les uns après les autres... Le combat cesse quand le dernier compagnon de Dollard est abattu; il avait duré dix jours. Un seul de ces héros avait encore assez de vie pour être traîné et torturé par les Iroquois. Quels tourments il endura!

Voilà, mes chers petits amis, brièvement raconté, le récit du combat du Long Saut, combat héroïque qui sauva la colonie d'une ruine certaine.

N'oubliez pas que les Français furent soutenus jusqu'au bout par le brave Anahotaha, chef huron, et par le vaillant capitaine Metiwimeg et ses trois compagnons algonquins. Gloire donc à jamais à ces vingt-deux braves.

Voulez-vous que je vous donne les noms des dix-sept braves français du Long Saut? Ecoutez bien: Adam Dollard, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, âgé de 25 ans; Jean Tavernier, âgé de 28 ans; Nicolas Tilmont, âgé de 25 ans; Laurent Hébert, dit La Rivière, âgé de 24 ans; Alonié de Lestre, âgé de 31 ans; Nicolas Josselin, âgé de 25 ans; Robert Jurée, âgé de 24 ans; Jacques Boisseau, dit Cognac, âgé de 23 ans; Louis Martin, âgé de 21 ans; Christophe Augier, dit Desjardins, âgé de 26 ans; Etienne Robin, dit Desforges, âgé de 27 ans; Jean Valets, âgé de 27 ans; René Doussin, âgé de 30 ans; Jean Lecomte, âgé de 26 ans; Simon Grenet, âgé de 25 ans; François Cruson dit Pilote, âgé de 24 ans.

Dites bien à vos petits amis que l'histoire profane depuis le commencement du monde ne compte rien d'aussi beau que cette page canadienne.

Extrait du livre "En veillant avec les petits de chez-nous", par M. l'abbé J.-G. Gélinas et reproduit avec la gracieuse autorisation de la Maison Granier, de Montréal (Droits réservés).

Tableau

DU MINIMUM D'EMISSIONS FRANÇAISES QUE NOUS RECLAMONS

Durée en minutes chaque semaine

Genre

CHANTS

Trois périodes, de 15 minutes chacune, de disques commentés (folklore, chansons populaires, chansonnieres, chansons humoristiques et comiques) émanant de Watrous du lundi au samedi inclusivement, à 7h.30, 9h.15, 3h.15 (Heure des Montagnes) .. 90

THEATRE

- 1—Les sketchs suivants, de 15 minutes:
 - "La rue principale", du lundi au vendredi inclusivement, de 12h.15 à 12h.30 (H. des M.) 60
 - "La pension Velder", du lundi au vendredi inclusivement, de 5h.00 à 5h.15 (H. des M.) 60
 - 2—Le radio-roman "Un homme et son péché" les lundi, mercredi, vendredi, de 5h.45 à 6h.00 (H. des Montagnes) 45
 - 3—Le Radio-Théâtre canadien hebdomadaire, le samedi de 7h.30 à 8h.00 (H. des M.) 30

CAUSERIES

- 1—La rubrique "Quelles nouvelles," du lundi au vendredi inclusivement, de 8h.30 à 8h.45 (H. des M.) 60
- 2—"Femina", du lundi au vendredi inclusivement, de 1h.45 à 2h.15 (H. des M.) 120
- 3—Les causeries de Radio-Canada, les mardi et jeudi, de 5h.45 à 6h.00 (H. des M.) 30

NOUVELLES

- 1—Une période de 15 minutes, le dimanche à 4h.45 et les jours de semaine à 4h.30 ou 5h.30 (H. des M.) 105
- 2—La revue hebdomadaire "Sur la scène du monde" le samedi de 5h.45 à 6h.00 (H. des M.) 15

EMISSIONS RELIGIEUSES

- 1—Quinze minutes de disques commentés (chants religieux) émanant de Watrous chaque dimanche de 8h.45 (H. des M.) 15
- 2—"L'heure dominicale," chaque dimanche de 3h.00 à 4h.00 (H. des M.) 60

DIVERS

- 1—L'irradiation de la version française de toute communication officielle émanant du gouvernement fédéral: discours (ex. "Le Canada en guerre"), etc., soit en moyenne 30
- 2—Le radio-reportage effectivement bilingue de tout intéressant le Canada entier 15

TOTAL (Sur un total de 6900 minutes) 720

NOTE:

Ces demandes ne doivent porter aucun préjudice aux émissions bilingues qui existent actuellement ou qui s'imposent.

(Les Associations Nationales de l'Ouest)

CONCOURS D'ARITHMETIQUE

PRIX

Six prix sont offerts aux jeunes qui nous envoient les six meilleures réponses. M. Léo Belhumeur, de St-Albert, distributeur des produits "Familex" en Alberta, a bien voulu offrir de nouveau ces six prix. Nous l'en remercions cordialement.

REPONSES DU CONCOURS D'AVRIL

1—98 sous. 2—\$21,139,000.00. 3—\$45.00; \$50.00; \$25.00; \$120.00. 4—\$139,827,433/3; \$20,974,115. 5—74 sous et 2/11.

VAINQUEURS DU CONCOURS D'AVRIL

- 1—Georgette Demers, Ecole du Sacré-Coeur, 10923-93e rue, Edmonton.
- 2—Gisèle Chénard, Lac Pelletier, Saskatchewan.
- 3—Rita Boisvert, Ecole du Sacré-Coeur, 9516-107e ave, Edmonton.
- 4—Irène Monette, Lac Pelletier, Saskatchewan.
- 5—Ephrem Pelletier, Thibautville, Manitoba.
- 6—Rachel Duval, Saint-Jean de la Lande, Bureau Hamel Beauce, P.Q.

Le clint difficile

Le client: Vous allez me donner des huîtres... Je ne veux pas trop grosses, ni trop petites, pas trop grasses, pas trop salées, et ouvertes avec soin.

Le garçon: Dite donc, Monsieur, les voulez-vous avec des perles?

Entre marchands

—Ce n'est pas parce que je vends des imperméables et toi des parapluies que nous sommes plus mauvais amis.

—Non, le soleil brille pour tout le monde.

Les bonnes manières

La maman: Comme tu te tiens mal à table! Je vais être obligée de te mettre en pension pour t'apprendre les bonnes manières.

Chantons en Chœur

C'ETAIT ANNE DE BRETAGNE

C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots,
C'était Anne de Bretagne,
Duchesse en sabots,
Revenant de ses domaines,
En sabots, mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Voilà qu'aux portes de Rennes
Avec ses sabots,
Voilà qu'aux portes de Rennes
Avec ses sabots,
Trouva trois beaux capitaines,
En sabots, mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Ils saluent leur souveraine,
Avec ses sabots,
Ils saluent leur souveraine,
Avec ses sabots,
Lui donn'nt un pied de verveine,
En sabots, mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

"S'il fleurit, vous serez reine,
Avec des sabots!"
"S'il fleurit, vous serez reine,
Avec des sabots!"
Elle a fleuri la verveine...
En sabots, mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

La duchesse Anne fut reine
Avec des sabots!
La duchesse Anne fut reine
Avec des sabots!
Les Bretons sont dans la peine,
En sabots, mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

Les Bretons sont dans la peine,
Avec des sabots,
Les Bretons sont dans la peine,
Avec des sabots,
Ils n'ont plus de souveraine,
En sabots mirlitontaine....
Ah! ah! ah!
Vivent les sabots de bois!

GAI LON LA, GAI LE ROSIER

Par derrièr' chez ma tante
Lui ya-t-un bois joli:
Le rossignal y chante
Et le jour et la nuit.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Le rossignal y chante
Et le jour et la nuit.
Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Il chante pour ces belles
Qui n'ont pas de mari.
Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai-t-un joli.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Il ne chant' pas pour moi,
Car j'en ai-t-un joli.
Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Il n'est pas dans la danse,
Il est bien loin d'ici.
Il est dans la Hollande:
Les Hollandais l'ont pris.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

Il est dans la Hollande:

Les Hollandais l'ont pris.
— Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

— Que donneriez-vous, belle,
Qui l'amèn'rait ici?
— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.
Et la claire fontaine
De mon jardin joli.
Gai lon la, gai le rosier
Du joli mois de mai.

LES CHATAIGNES DE REDON

Spr les bords de la Vilaine,
Dans les bois de châtaigniers,
S'en va parfois Madeleine,
Avec son petit panier,
Va ramasser des châtaignes!
Va ramasser des châtaignes!

Refrain
Des châtaignes de Redon,
La faridondaine
La faridondon!
Des châtaignes de Redon,
Au pays breton!
Refrain...

En filant sa quenouillée
Grand'maman radote un peu!
Tous les soirs à la veillée,
Elle rêve auprès du feu,
En grignotant des châtaignes (bis)
Refrain...

Pour mieux écouter l'histoire
Des Korrigans et des Loups
On va quérir dans l'armoire,
Un pichet de cidre doux,
Qui fait passer les châtaignes (bis)
Refrain...

Près de l'âtre qui pétille
Pour oublier les soucis,
On se raconte en famille,
D'interminables récits!
Et l'on mange des châtaignes (bis)
Refrain...

On parle aussi de la guerre,
Et du maudit Etranger,
Qui convoite notre terre,
Et voudrait tout saccager!
Nous lui gardons des châtaignes (bis)
Refrain...

LES CLOCHE DU HAMEAU

Les cloches du hameau
Chantent dans la campagne,
Le son du chalumeau
Egaye la montagne.

Refrain
On entend, on entend,
Les berbers, les bergers,
Chanter dans les prairies,
Ces refrains si légers
Qui charment leurs amies.
Tra la la,
Tra la la la la la,
Tra la la la la la la la la,
Tra la la,
Tra la la la la la,
Tra la la la la la la la la.

C'est l'heure du retour,
Et la jeune bergère,
Voyant la fin du jour,
Regagne sa chaumiére.
Refrain...

Lorsque dans le rocher,
La tempête tourmente,
Autour du vieux foyer
Joyeusement l'on chante.
Refrain...

CONCOURS 'ENTREPRISE'

(Suite de la page 1)

tion, Edmonton, Alberta. (10757-85e avenue).
Deuxième: Raymond Tétreau, Végreville, Alberta.
Troisième: Emilienne Côté, Donnelly, Alberta.
Quatrième: Jeannette Pepin, Couvent de l'Assomption,
Edmonton, Alberta.

MENTIONS HONORABLES

Première: Marguerit Verrier, Bonnyville, Alberta.
Deuxième: Gisèle Roberge, Ecole du Sacré-Coeur, Ed-
monton.

Troisième: Rachel Guertin, St-Paul, Alberta.

Quatrième: Thérèse Donie, Végreville, Alberta.

Cinquième: Cécile Malo, Lafond, Alberta.

Sixième: Yvette Houde, Donnelly, Alberta.

Chansonniers

PRIX

Premier: Marie-Ange L'Heureux, Ecole Saint-Vital,
Battleford, Saskatchewan. (B.P. 435, Battleford)

Deuxième: Henriette Picard, Saint-Eustache, Man.

Troisième: Marguerite Tétreau, Végreville, Alberta.

MENTIONS HONORABLES

Première: Jacqueline Vallée, Bonnyville, Alberta.

Deuxième: Simone Leray, Saint-Brieux, Saskatchewan.

Troisième: Lucille Blanchette, Bonnyville, Alberta.

Quatrième: Thérèse Anctil, Fort Frances, Ontario, (125

Church rue)

Cinquième: Alice Plouffe, Végreville, Alberta.

Contes et Légendes

PRIX

Premier: Jacqueline Nadeau, Couvent St-Roch, Qué.

Deuxième: Hélène Gaudette, Ecole du Sacré-Coeur,
Edmonton, Alberta.

Troisième: Agnès Fagnon, Saint-Brieux, Saskatchewan

MENTIONS HONORABLES

Première: Rachel Guertin, Saint-Paul, Alberta.

Deuxième: Thérèse Nadeau, Végreville, Alberta.

Troisième: Louisa Malo, Lafond, Alberta.

Quatrième: Irène Donie, Végreville, Alberta.

Cinquième: Imelda Marcoux, Végreville, Alberta.

Littérature

PRIX

Premier: Denise Rougeau, Therien, Alberta.

Deuxième: Cécile Houde, Donnelly, Alberta.

Troisième: Prosper Thérioux, et Hélène Desmarais, St-

Saint-Paul, Alberta.

MENTIONS HONORABLES

Première: Raymond Sabourin, Bonnyville, Alberta.

Deuxième: Gilberte Desaulniers, Lafond, Alberta.

Troisième: Suzanne Goutier, Végreville, Alberta.

Quatrième: Normande Turcotte, Chauvin, Alberta.

Cinquième: Thérèse Tellier, Ecole du Sacré-Coeur, Ed-

monton, Alberta.

Sixième: Hélène Dubuc, Végreville, Alberta.

Septième: Lionel Paquet, Végreville, Alberta.

Sciences

PRIX

Premier: Gisèle Demers, Bonnyville, Alberta.

Deuxième: Bachand, Saint-Brieux, Saskatchewan.

Troisième: Suzanne Goutier, Végreville, Alberta.

MENTIONS HONORABLES

Première: Léa Démont, Ecole Saint-Aubin, Chauvin,

Alberta.

Deuxième: Yvette Leroux, Saint-Paul, Alberta.

Troisième: Lorraine Chartier, Ecole Chartier, St-Paul,

Quatrième: Adélard Plouffe, Végreville, Alberta.

Cinquième: Raymond Montpetit, Végreville, Alberta.

Divers

PRIX

Premier: Denise Fillion, Donnelly, Alberta.

Deuxième: Jeanne Alexandre, Dollard, Saskatchewan.

Troisième: Josephine Carfantan, Saint-Brieux, Sask.

MENTIONS HONORABLES

Première: Aline Rocheleau, Végreville, Alberta.

Deuxième: Yvette Morin, St-Jacques, Montcalm, P.Q.

Troisième: Germaine Gaulin, Kitigan, Ontario.

Quatrième: Louise Durocher, Lac LaBiche Mission Alta

Cinquième: Anna Malo, Lafond, Alberta.

UN MALIN

A l'école, deux élèves arrivent un matin, en retard. L'un d'eux était un favori de l'institutrice, alors que ce dernier traitait toujours l'autre sévèrement.

D'où venez-vous à cette heure-ci? dit-il à son élève préférée?

— Excusez-moi, m'sieur. J'étais endormi. Je rêvais que je m'embarquais pour l'Amérique. C'est la cloche de l'école qui me réveillé. J'ai cru entendre la cloche du bateau.

— Bon, mon ami, vous aurez le goût des voyages. Allez à votre place!

— Puis le maître s'adressa d'un ton rude au second retardataire:

— Et vous, monsieur, d'où sortez-vous? Quelle excuse avez-vous?

— Moi, monsieur, dit l'enfant, malin, j'étais avec lui sur le quai. Je lui disais adieu!

L'oncle: C'est celui qui vend une paire de soulier au client qui était entré pour acheter une paire de lacets.

LE MAUVAIS REMÈDE

Un homme s'affaissa dans la rue. Un attroupement se forma, mais personne ne soigna le malade. Finalement, une bonne âme le recueille et fit venir un médecin.

— Cet homme, dit le médecin après examen, n'est pas malade. Finalement, une bonne âme le recueille et fait venir un médecin.

— Vous n'auriez pas pu me dire plus tôt? fais la bonne âme. Cela lui a fait boire cinq grands verres de cognac pour le faire revenir à lui!

VAINQUEURS DU CONCOURS "COMPOSITION" DE MAI-JUIN

Grade XII. Léonine Sainte-Marie, Pensionnat Saint-Roch, Québec.

Grade XI. Thérèse Dandurand, Donnelly, Alberta.

Grade X. Yvette Morin, Saint Jacques, Co. Montcalm

Grade IX. Alice Arial, Ecole du Sacré-Coeur, Fannystelle, Manitoba.

Grade VIII. Yvette Lebeuf, Mission du Lac La Biche, Alta

Grade VII. Lorraine Trudeau, Saint-Adolphe, Manitoba.

Grade VI. Florence D'Aoust, Zénon Park, Saskatchewan.

L'HORLOGE

Depuis le sombre moment où l'Allemagne a déclaré la guerre, notre vieille horloge semble retenir un secret. Nous avons beau la consulter, écouter son tic tac, rien n'y fait. Elle continue à scandrer ces heures mystérieuses sans rien dévoiler du fameux demain. Oui, que sera demain? Apportera-t-il des heures d'angoisse ou de paix?

Et dans son modeste coin, elle promène sa plaintive voix sans répondre à notre demande.

Elle est sage et discrète mais demoiselle, surtout dans les grandes circonstances, comme celles d'aujourd'hui. Belle qualité tout de même, que bien des jeunes filles ne possèdent pas!

A part sa parfaite discréetion l'horloge incarne encore bien des épithètes.

N'est-elle pas une sentinelle bienveillante, toujours à son poste et qui, à chaque instant, montre à l'écolière la valeur du temps, à la petite dactylo, la brièveté des heures et au malade, l'approche de la mort.

A eux encore, elle chante sur tous les tons, "que le temps perdu ne revient pas."

Le battement régulier de son tic tac nous donne encore une grande leçon de constance dans le devoir quotidien et dans la marche tracée par la nature. Elle ne cesse jamais d'avancer. Les va-et-vient de son régulateur, absolument nécessaire pour le fonctionnement de son système, n'amènent-ils pas une jolie comparaison avec le "perpétuel recommencement de la vie." En effet, pour réussir ici-bas, il faut lutter contre les difficultés qui se présentent sur la route. Pour arriver à les vaincre, ne faut-il pas se débattre sur le théâtre terrestre; l'expérience est là pour affirmer nos échecs nombreux, mais alors pour arriver au sommet de la réussite il ne faut pas rester en chemin; il faut faire comme le pendule de l'horloge, toujours marcher et marcher fermement comme des chevaliers "sans peur et sans reproche."

L'horloge est ensuite une inspiration de pieuses pensées. Chaque heure qui y est marquée est une heure retranchée de notre vie; c'est un pas de plus vers la tombe. Et alors nous nous arrêtons profondément à tous ces instants passés, n'avons-nous pas l'idée de la mort, de l'image de notre corps endormi à jamais dans le cercueil. Alors où sera notre âme; sera-t-elle ravie dans un bonheur éternel ou sera-t-elle à jamais plongée dans un abîme de tourments où sans cesse l'horloge du malheur chantera son tic tac sinistre. Ce ne seront plus des heures qu'elle sonnera, des minutes qu'elle marquera, mais ce sera l'éternité d'où s'échappera toujours la cruelle complainte: "Toujours, jamais," c'est-à-dire, "toujours rester, ne jamais sortir." Pour échapper à tous ces tourments il faut profiter de chaque instant donné par Dieu. S'il faut que jeunesse se passe, il faut aussi qu'elle se passe bien, pour n'avoir pas à regretter plus tard ces moments précieux.

Léonine Sainte-Marie,
grade XII
Pensionnat St-Roch, P.Q.

UN RETOUR

"Reviens vite, grande soeur, si tu savais avec quelle impatience on t'attend! Bébé te demande et petit papa dit qu'il fera bon t'avoir ici. Quand à maman, si tu voyais le rayonnement de son visage, lorsqu'on parle de toi... Je t'as-

sûre que... oh! mais reviens vite et de vive voix tu sauras tout." Et amis, c'est dans ces termes qu'une pensionnaire d'un couvent est rappelée chez elle à l'approche des vacances.

Le jour de son retour, quel émoi règne dans la maison! papa a décidé que tous iraient au train, à sa rencontre. A leur mise, on dirait un jour solennel, ou un dimanche, peut-être mais voyons, vous ne devinez pas? C'est que la grande soeur revient. Oui elle sera parmi eux en moins d'une heure.

— "Vite, tiens-toi près de moi Jeanne, et toi Louise, près de ta maman. C'est bien, bon en route! — Je pense qu'elle aura grandi!

— "Bien oui, maman de répondre, moi je suis presque certaine qu'elle est plus jolie aussi.

Et au tournant de la route, la voie ferrée apparaît, la locomotive, rutilante et noire, dans un cliquetis infernal.

Tous ont les yeux rivés sur elle, mais dans une seconde ces mêmes yeux ne voient plus à cause des joyeuses larmes que l'arrivée a causées.

Ce sont des rires ici, des souvenirs par là, tous veulent parler et grande soeur les écoutent tous, émue d'un si bon accueil, et fière de se retrouver parmi les siens.

Thérèse Dandurand
Grade XI, Donnelly

LA SAISON QUE JE PREFERE

Ne s'est-on jamais arrêté à analyser les charmes exquis et variés de l'hiver à la campagne? Quelle merveille de voir tourbillonner la neige en flocons étoilés qui viennent s'accrocher en diagonales sur les branches des arbres! Ces effilures blanches tombées du ciel ourlent les toits. Les vitres des grandes fenêtres se fleurissent de givre et les pierres des maisons accrochent au passage cette poudre qui tombe de la sphère infinie. On ne sait plus leur teinte ni leur âge sous ce tissu givré. Dans les parterres, les petits arbustes semblent couronnés d'un léger voile de tulle, et dans les plaines à perte de vue, la neige recouvre tout d'une couche brillante de menus cristaux innombrables. Les frimas argentent le bord des fossés et les clôtures sont bordées de dentelles... Et le soleil resplendissant brille au fond du ciel pur et sur terre tout scintille. La neige est non seulement pour la saison vigoureuse un ornement, une agréable parure, mais elle est encore d'une grande utilité pour les productions de la nature et la santé de l'homme.

De combien d'autres agréments, l'hiver est l'auteur?... C'est avec un transport de joie que l'enfant salue son apparition. Il sait à l'avance les nombreux amusements qu'elle lui réserve.

Pénétrons aussi dans les chaudes habitations de la campagne. C'est là, chaudement installé au coin de l'âtre, que l'on passe de longues heures à lire. C'est là aussi que durant les longues soirées d'hiver, réunis près du feu ou dans le salon à température d'été, que l'on se délassé et l'on s'amuse entre parents et amis. L'un raconte ses souvenirs personnels, l'autre fait revivre ses ancêtres et leurs prouesses; l'on rit, l'on cause, l'on joue, enfin c'est le bonheur des longues veillées d'hiver.

Vraiment, je préfère beaucoup la saison des frimas, à la fleur éphémère du printemps, à la chaleur accablante

de l'été ou encore à la triste-sse des jours sombres de l'automne. Ce n'est donc sans raison que je destine toute ma préférence à la "Saison des Givres."

Yvette Morin
St-Jacques de Montcalm, P.Q.

O CANADA

O Canada, cet hymne national grandiose, dont nous célébrons cette année le soixantième anniversaire, a des accents énergiques et profonds qui élèvent les âmes irrésistiblement vers le glorieux passé du Canada, notre patrie

Les mots de notre chant national furent composés en 1880 par le juge Adolphe-Basile Routhier, et la musique par l'organiste Calixa Lavallée. M. Ernest Gagnon en suggéra le titre: "O Canada, terre de nos aïeux."

L'écrivain en fait une poésie en quatre strophes; dans la première strophe, l'auteur voit le peuple canadien couronné de lauriers bien mérités, car il dut défendre son territoire, sa langue et sa foi, au commencement contre les sauvages et plus tard contre les Anglais et les Américains. L'histoire canadienne est une épopee d'explots glorieux.

La deuxième strophe affirme notre espérance en l'avenir. Nous avons l'honneur d'être descendante de la France, fille aînée de l'Eglise qui, la première, envoya colons et missionnaires au Canada. Le commencement fut sanctifié par les bénédicitions de Dieu. Cartier planta la croix à Gaspé, Maisonneuve consacra à la Sainte-Vierge sa fondation, les missionnaires versèrent leur sang pour la conversion des Iroquois.

Pour rester dignes de notre glorieux passé, pour continuer cette immense tâche commencée par nos ancêtres, nous apprenons dans la troisième strophe, que nous ne continueros que si nous sommes guidés par la lumière de la foi, qui dirigera nos pères.

Afin de poursuivre cette tâche, nous devons, selon qu'il est si clairement expliqué dans la dernière strophe, conserver les vertus de labeur, d'endurance et de fermeté qui ont caractérisé nos ancêtres. Libre, loyal, pacifique, ainsi que juste et charitable, tel doit être le peuple canadien français.

Cet hymne de foi et d'espérance, chantons le donc avec fierté, non pas comme un peuple résigné à toutes les soumissions les plus humiliantes, mais dans un élan vainqueur. Il nous rappelle notre passé de gloire, nous fournit une ligne de conduite pour le présent, nous ouvre les horizons consolants d'un avenir fécond.

Alice ARNAL, grade IX
Ecole du Sacré-Coeur
Fannystelle, Man.

LES JEUX

Quel écolier n'aime pas les jeux? Pour moi j'en raffole. Pas de tous, évidemment. J'ai mes jeux préférés, selon les lieux et selon les saisons. L'hiver et les jours de pluie j'aime beaucoup les cartes, les dominos et les jeux sédentaires. Quand je peux battre papa aux cartes je vous assure que je suis fière car il est le maître du village à ce jeu. Quand il fait beau il n'y a rien de plus ridicule que ces jeux. Vive la balle au camp en été ou le patinage en hiver. Voilà de vrais sports qui donnent de l'exercice et qui sont sains.

Ces jeux nous accoutumant aussi à bien s'arranger avec ses camarades et à plier aux chefs. Plus tard dans la vie, nous serons contents d'avoir su céder aux autres car c'est une très bonne manière de s'accoutumer à la bonne camaraderie et acquérir l'esprit de discipline.

Ne me parlez pas de ces gens immobiles que le soleil fond et que le froid gèle. Moi je ne suis pas comme cela. On me trouve difficile à fatiguer et endurante au froid. Le secret de ces avantageuses qualités est dans mes jeux. Il ne faut pas non plus exagérer dans la manière de jouer car ça pourrait nuire à la santé.

N'oublions pas que si les jeux au grand air fatiguent le

corps ils délassent l'esprit et le rendent plus propre à remplir les devoirs journaliers. Nous pouvons le considérer comme des devoirs qui, sans usurper la place d'obligations plus importantes, ont droit néanmoins à la leur dans notre vie d'écoller.

Yvette Lebeuf
Grade VIII
Mission du Lac La Biche

LA DISPERSION ACADIENNE

Les Acadiens vivaient paisiblement sur cette terre de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau Brunswick. Ils étaient des cultivateurs et trouvaient sur leurs fermes, le bonheur que donne la vie des champs. Charitables comme ils l'étaient, la misère leur était inconnue.

En 1755, la population s'élevait déjà à 18,000 âmes. En 1713, lors du traité d'Utrecht, l'Acadie avait été cédée par la France à l'Angleterre. On garantissait aux Acadiens, le libre exercice de la religion catholique. Par ce traité, les Acadiens avaient la permission de quitter la province dans l'espace d'un an. Les Anglais les empêchèrent, mais durant ce temps, ils demeurèrent sujets loyaux de l'Angleterre.

En 1755, les Anglais réussirent de chasser de l'Acadie, tous les Acadiens. C'était pour plusieurs raisons: les Acadiens étaient catholiques et d'origine française. Ils avaient de belles fermes et de nombreux troupeaux. En les envoyant, leurs remplaçants devenaient propriétaires de champs fertiles et bien cultivés.

Shirley, gouverneur du Massachusetts, disait à son compère, Lawrence, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse: "Tout scrupule doit disparaître." Ils disparaissent si bien que les Iroquois eussent été loin d'imager un supplice semblable. Plus de 10,000 Acadiens furent arrachés à leurs foyers.

A Grand-Pré Winslow ordonna aux vieillards, jeunes gens, et même aux enfants maliens de dix ans, de se réunir dans l'église le vendredi, 5 septembre, pour leur dire certaines choses de la part du gouvernement.

A 3 heures, 418 Acadiens de tout âge, étaient réunis dans l'église. Les portes furent fermées et Winslow arriva dans le choeur. Il dit: "Je vais vous faire connaître les ordres de Sa Majesté, qui sont que vos terres et vos troupeaux soient confisqués par la couronne. Votre argent, votre ménage, et vous même devez être transportés hors de cette province." Il termina son discours en les déclarant tous prisonniers du roi.

Les pauvres Acadiens pleuraient d'entendre Winslow parler ainsi.

Quand l'embarquement commença ce fut bien plus triste encore. Les jeunes gens durent partir les premiers. Au nombre de 141 enfants de 10 à 12 ans, ils partirent tout en larmes.

L'embarquement le plus triste fut celui du 8 octobre. Winslow, qui avait promis de mettre les familles ensemble, ne tint pas sa parole.

Ces pauvres Acadiens débarquèrent dans le Massachusetts, la Pensylvanie et le Maryland.

L'espérance au cœur, semant des croix sur sa route, le peuple Acadien revenait toujours vers la patrie d'origine.

Quelle est belle cette page d'histoire, l'histoire d'un peuple martyr.

Lorraine Trudeau
Grade VII
Saint-Adolphe, Man.

NOTRE PAROISSE

Un district composé d'un certain nombre de fidèles catholiques groupés autour d'une Eglise sous la direction d'un ou de plusieurs prêtres forment une paroisse. Ce terme est d'origine ecclésiastique.

Je voudrais vous parler aujourd'hui de ma paroisse natale située au nord de la Saskatchewan et dont les premiers colons, venus, il y a environ 30 ans des Etats-Unis

ou de l'Est du Canada ont formé la grande et belle paroisse exclusivement canadienne-française de Zénon Park du nom d'un de ses premiers pionniers.

Ce petit pays presque entièrement ouvert aujourd'hui n'était qu'une grande forêt lorsque les premiers habitants vinrent s'y installer, aussi, il n'est point besoin de vous dire que le travail de défrichement fut laborieux et difficile. Il y a fallu que l'habitant se fasse d'abord bûcheron et abatte un à un tous les grands arbres, qui devaient faire place aux moissons abondantes et dorées, comme nous avons eu la joie d'en voir cette année-ci.

Au début encore, il n'était pas rare, m'a-t-on dit, de faire la rencontre des animaux sauvages, dont quelques-uns n'étaient guère à craindre, il est vrai! mais, dont la visite des autres tels que les loups et les ours n'était guère souhaitable.

Cependant ici et là, la forêt commençait à s'éclaircir et les habitations bien modestes, il faut le dire, des premiers colons devenaient d'année en année plus nombreuses. Bientôt, il fut possible d'avoir de petites récoltes qui encouragèrent les Canadiens à agrandir et à améliorer leurs fermes. Ils zimbrent aussi ce petit coin de terre qui était deux fois le leur si on considère le dur labeur apporté par nos grands-pères, pour faire de la forêt inculte, les belles étendues de terrain en culture que nous voyons aujourd'hui.

La colonie songea de bonne heure à partir un petit magasin qui supprimait les difficultés bien grandes, en hiver surtout, d'aller chercher les provisions dans les villages éloignés.

Confiants dans la bonne Providence pour le succès de l'avenir, les Canadiens se préoccupèrent bientôt de bâtir une église et d'avoir une école. Comme les maisons des premiers colons, cette première église fut aussi bien modeste, et pour longtemps, la messe n'y fut dite qu'une fois par mois.

Je dois vous dire encore, que ce pauvre sanctuaire devint la proie des flammes ainsi que le petit presbytère qui était tout proche, il y a de cela une douzaine d'années. Mais, ce malheur fut réparé dans la suite par la construction de la grande et belle église dont nous sommes si fiers et avec rai-son.

Vous dirais-je encore que cette construction imposante n'est pas trop grande puisque le dimanche elle est remplie dans toute sa capacité; à moins qu'il ne fasse du mauvais temps qui empêche les gens de la campagne de venir à l'église.

Ayant depuis quelques années l'immense avantage d'avoir un chemin de fer, le pays continue de se développer de plus en plus. Ceci permet aussi d'exploiter avec plus de profit les ressources du pays, dont le sol fertile favorise surtout d'excellentes récoltes de blé. Cependant aux extrémités de la paroisse, il y a encore plusieurs chantiers à bois qui permettent aux habitants d'avoir du travail pendant l'hiver.

Inutile de vous dire que nos paroissiens ont un amour tout spécial pour leur clocher, et moi, je ne suis pas la moins enthousiaste.

J'aime la vie paroissiale et la vie à la campagne qui nous porte comme d'elle-même aux réflexions les plus douces et les plus salutaires. On se rapproche de Dieu en contemplant ses œuvres. Si le cultivateur travaille sans relâche, il le fait avec l'air libre et à la face du Ciel. A la campagne, l'agriculteur sent sa foi se raviver, à la vue de la manifestation continue de la puissance divine, de laquelle dépend le fruit de son labeur.

Fiers de leur foi, les Canadiens français tiennent à conserver aussi leur langue. Qu'il en soit toujours ainsi, et pour cela, groupons-nous afin de garder toujours nos belles paroisses canadiennes-françaises.

Florence D'Aoust, grade VI

Zénon Park, Sask.



Mon Courrier

St-Lupicin, Man.,
le 11 janvier 1940

Cher M. LeMoyn,

Végreville, Alberta
le 1er décembre, 1939

Cher M. LeMoyn,

Nous avons reçu votre petit journal. Il y a de beaux petits chants. Je suis dans le grade trois. On est douze élèves dans notre classe. J'ai neuf ans.

Aurevoir, cher M. LeMoyn,
Votre petite amie qui vous aime,
Alice Plouffe.

* * *

Végreville, Alberta
le 1er décembre, 1939

Cher M. LeMoyn,

Je vous écris une petite lettre pour vous dire un gros bonjour. J'ai reçu votre petite Survivance. Je l'aime beaucoup. Je prie pour vous chaque jour. J'espère que vous allez toujours bien.

Votre petite amie,

Irine Donie

* * *

Végreville, Alberta
le 1er décembre, 1939

Cher M. LeMoyn,

Nous avons reçu votre journal. Je suis content de le recevoir. Il y a des choses très intéressantes à lire. J'ai vu trois belles grandes chansons dedans. J'aime bien le français. Je suis dans le grade IV; il y a douze élèves dans ma classe.

Notre maîtresse nous montre une chanson en français "Le Petit Grégoire."

Aurevoir, cher M. LeMoyn,

De votre ami,

Laurent Beaudette

* * *

Végreville, Alberta
le 1er décembre, 1939

Cher M. LeMoyn,

Nous avons reçu votre petit journal. On l'aime bien je vous assure. Il est bien intéressant. Je suis dans le grade V en français. Il y a trois grades dans notre classe.

Nous aimons bien toutes les chansons que vous avez mises les derniers mois. Notre maîtresse va nous les montrer.

Aurevoir, M. LeMoyn,

Votre petite amie,

Lucille Dubuc

* * *

Végreville, Alberta
le 1er décembre, 1939

Cher M. LeMoyn,

J'ai bien aimé votre petite lettre sur le journal. Je suis dans le grade trois en français. Je vais tâcher d'apprendre toutes les belles chansons que vous mettez sur la Survivance des Jeunes.

Aurevoir, cher M. LeMoyn,
De votre petite amie,

Denise Forcade

* * *

Lefavre, Ontario,
le 12 octobre 1939

Cher M. LeMoyn,

Je reçois votre petit journal continuellement et j'aime bien à le lire. Je vous envoie la photographie coloriée.

Espérant que j'aurai le honneur de gagner un de vos magnifiques prix.

Soyez assuré que si je gagne vous aurez mon abonnement et je ferai mon grand possible d'améliorer mes petites amies.

D'une petite amie de l'est,

Lillian Campbell

* * *

Ecole Saint-Joseph
Salem, Mass.,
11 octobre, 1939

Cher Monsieur LeMoyn,

Je suis heureux de renouveler mon abonnement à la "Survivance des Jeunes." Je la trouve tellement intéressante que je fais de la propagande parmi mes compagnons.

Je suis content de vous envoyer la nouvelle adresse de mon petit ami Guy Chouinard, Séminaire de Sherbrooke, P.Q. Je suis certain qu'il va être heureux de la recevoir encore cette année. Il a fait un gros sacrifice de nous quitter pour aller finir ses études au Canada mais je crois qu'il est bien content maintenant et qu'il aime cela.

Avec bonheur je me dis votre petit ami dévoué.

Roland Caron

LA SURVIVANCE DES JEUNES

Edmonton, ce 15 juin 1940

Mes chers petits,

Plusieurs de mes petits amis m'ont écrit leur désappointement de ne pas avoir reçu leur journal durant le mois de mai. Plusieurs mêmes, se sont demandé si la vieillesse, les infirmités, ou la mort, était venu mettre fin aux activités du vieux LeMoyn. Rassurez-vous, votre vieil ami est bel et bien vivant et s'il ne vous a pas écrit le mois dernier c'est qu'un travail tout-à-fait spécial l'a forcé de s'absenter d'Edmonton durant quatre longues semaines. Il est revenu, plein de santé et de vigueur, sinon rajeuni.

Durant mon absence, je n'en ai pas oubliés. La preuve, c'est que très souvent, j'ai parlé de vous. J'ai parlé de vous à vos cousins de la Province de Québec. Si vous saviez comme l'on s'intéresse à vous, dans la bonne vieille Province. L'on veut savoir combien vous êtes et comment vous êtes, si vous conservez et faites fructifier votre héritage français. Vraiment, plus que jamais, notre bonne maman qu'est la Province de Québec surveille de loin tout ce qui intéresse ses fils dispersés un peu partout, dans l'Amérique. Et je vous dirai bien secrètement que de tous ses fils éloignés, ceux de l'Ouest semblent ses préférés.

Et vous, chers petits, dans quelques semaines vous serez en vacances. Je vous en souhaite de très belles vacances. Reposez-vous bien, tout en semant beaucoup de joie autour de vous. Que vos vacances soient saines et saintes.

A vous de cœur,

Gérard LeMoyn

Montréal, P.Q.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de venir vous remercier pour l'envoi de votre petit journal "La Survivance des Jeunes".

J'apprécie beaucoup ses belles qualités de patriotisme et sa bonne tenue littéraire.

Tous vos amis, petits et grands se doivent de travailler

ferme, afin que survivent notre langue si douce, nos chères traditions et la foi vive autant que vaillante de nos aïeux. C'est ainsi que nous formerons un bloc solide dans un Canada bien français.

Veuillez accepter ma modeste contribution et croire aux voeux sincères de succès et de longue vie que je forme pour "La Survivance des Jeunes" à l'heure de cette nouvelle année.

Mme Marguerite St Ella

* * *

Pascal, Sask.,

le 11 janvier 1940

Cher M. LeMoyn,

Je viens vous offrir mes meilleurs voeux de bonne, heureuse et sainte année en même temps que payer mon abonnement à la Survivance des Jeunes, que je lis avec intérêt et que j'espère recevoir encore longtemps.

Votre petite amie,

Gabrielle Voisin

Notre-Dame de Lourdes
le 4 janvier 1940
Bien Cher M. LeMoyn,

C'est avec plaisir que je vous envoie mes souhaits de Bonne Année et de bonne santé. En même temps je vous envoie 25 sous pour me réabonner à la Survivance des Jeunes.

Votre petite fille,

Agathe Kolly.

* * *

Saint Norbert, Man.
le 8 janvier 1940

Cher Monsieur,

Comme je viens de voir votre petit journal si intéressant, je vous envoie 25 ous pour m'y abonner pour un an. Je vois aussi que c'est intéressant pour les grands comme pour les petits.

Mme Aimé Curtas.

* * *

Toutes Aides, Man.
31 décembre 1939

Cher M. LeMoyn,

C'est la première fois que je vous écris. Papa recevait de puis quelque temps le journal de La Survivance des Jeunes. Jusqu'alors je n'y prêtai pas grande attention, quand un jour je m'avisai de le lire. J'ai beaucoup aimé les histoires et j'ai peint de mon mieux ce dessin que je vous envoie, ainsi que 25 sous. Ce 25c est pour l'abonnement de l'année 1940. Je serais bien heureuse de gagner le prix pour le concours de coloriage. J'espère recevoir le petit journal tous les mois.

Votre petite amie,

Marcel Pineau

resté maintenant. Toutes les belles histoires que j'ai lues et vos belles lettres que vous écrivez en 1ère page de la Survivance, ça m'intéresse beaucoup.

Je vais vous dire bonjour en vous souhaitant bonne chance et bonne santé.

Je demeure votre amie sincère,

M.-Jeanne Gagnon

* * *

Ottawa, Ontario
9 janvier 1940

Cher Monsieur,

C'est la première fois que je vous écris. Papa recevait de puis quelque temps le journal de La Survivance des Jeunes. Jusqu'alors je n'y prêtai pas grande attention, quand un jour je m'avisai de le lire. J'ai beaucoup aimé les histoires et j'ai peint de mon mieux ce dessin que je vous envoie, ainsi que 25 sous. Ce 25c est pour l'abonnement de l'année 1940. Je serais bien heureuse de gagner le prix pour le concours de coloriage. J'espère recevoir le petit journal tous les mois.

Votre petite amie,

Monique Lemieux

* * *

St Eustache, Man.
Janvier, 1er, 1940

Cher M. LeMoyn,

C'est la première fois que je vous écris et je suis très contente de le faire. Je lis les lettres dans la Survivance tous les mois ainsi que toutes les nouvelles. Vous voyez peut-être que je ne suis pas abonnée à votre journal mais mon amie la reçoit et je la lis avec elle. Je trouve la Survivance des Jeunes bien intéressante. Je vous envoie 12 sous pour votre Survivance des Jeunes, pour 6 mois seulement. Je termine en vous souhaitant une bonne santé. Espérons que je recevrai la Survivance des Jeunes tous les mois.

Votre nouvelle amie,

Marie Jaspar

* * *

Saint-Calixte
1er janvier 1940

Cher M. LeMoyn,

Permettez-moi tout d'abord en débutant ma courte lettre, puisque c'est aujourd'hui le premier de l'an 1940, de vous souhaiter une bonne et heureuse année. Puisse la nouvelle année, apporter à votre journal le grand succès que vous désirez.

Que ces souhaits vous soient agréables, et vous fournissoient ainsi l'occasion de voir un jour un plus grand nombre d'abonnés de jeunes et de vieux, puiser des conseils pratiques que renferme votre intéressant et éducationnel journal, La Survivance des Jeunes. Mon père, M. Odilon Duval, député de Montcalm, a reçu trois numéros de votre journal. J'en ai pris connaissance, et le contenu des pages remplies de sages conseils, sont un rayon de lumière et de développement moral pour nous, jeunes, qui avons besoin de nous armer et de nous unir pour faire face aux nombreuses attractions et lectures dangereuses, qui nous exposent à gâter notre avenir.

Vous trouverez ci-inclus 25c pour mon abonnement. Les mois prochains je prendrai une part active aux nombreux concours de chaque mois.

Je demeure, votre ami,

Robert Duval

* * *

Saint-Lupicin, Man.
le 11 janvier 1940

Cher M. LeMoyn,

Je m'en viens prendre cet instant pour vous raconter l'histoire comment on passait le Jour de l'An il y a soixante ans.

Je n'étais pas là, en ce temps-là, mais c'est mon grand-père qui me l'a raconté.

La veille du Jour de l'An les enfants se couchaient de bonne heure pour qu'ils puissent le lendemain matin se lever de bonne heure.

Le matin avant l'aurore on se levait, on s'habillait tous après cela le père s'en allait à l'étable et atelait les meilleurs chevaux de son étable.

Alors on partait pour aller chez la grand'mère il faisait encore sombre; le chemin était bien long et le père menait les chevaux avec une lanterne; bientôt ils étaient rendus, les invités rentraient chez le vieux grand-père, qui donnait la Bénédiction paternelle, ensuite ils déjeunaient.

Au milieu de la table il y avait un beau gâteau, une bouteille de vin chaque côté. Ils se préparaient pour aller à la mes-

se du matin. Lorsqu'ils étaient revenus ils avaient leur dîner. Dans l'après-midi les enfants glissaient avec leurs traîneaux sur les collines. Ils soupaient vers les cinq heures, après souper ils jouaient aux cartes, au son du violon et de la musique à bouche et alors la veillée se passait à divers amusements.

Votre petite fille,

Rita Landreville.

* * *

St-Lupicin, Man.

le 15 janvier 1940

Cher M. LeMoyn,

Je viens un peu en retard pour vous souhaiter une bonne et heureuse année et vous souhaiter que vous viviez encore longtemps pour nous faire notre petit journal. A la maison on reçoit deux journaux de vous et nous les aimons bien.

Aujourd'hui il fait bien beau à St-Lupicin; nous avons été à la messe en auto. L'autre jour c'était la fête des Rois mages; nous avons été à la messe, et c'était bien beau.

Cet été nous avons bâti une église. Ca pris un peu de temps mais nous l'avons fini pour le premier octobre, jour où elle a été bénite. Monseigneur est venu de St-Boniface pour la bénir. Notre église était pleine de monde; après la messe il y avait un dîner préparé par les dames de la paroisse.

De votre petit garçon,

Gil

Conte de la "Survivance des Jeunes"

José en vacances

Par Yvette O. Mercier Gouin

Chapitre I — L'ARRIVEE

A mon ami le comte Robert de Caix, à qui je dois l'idée de ces histoires d'enfants.

Yvette O. Mercier Gouin

Pour la première fois dans sa petite vie, José est seule au fond de la grande voiture de sa maman. José à huit ans, des yeux couleur de violettes, cheveux bruns qu'un peu de soleil blondit les jours où la lumière les caresse.

Par cette fin d'après-midi, la grande voiture file sur une route sans poussière, car depuis trois jours il pleut et les gouttes d'eau qui font un drôle de bruit sur la vitre sont moins lourdes que les larmes qui coulent lentement sur les joues de José.

Un gros chagrin gonfle le cœur de la petite: sa maman s'est embarquée sur un grand bateau pour un voyage qui sûrement ne va jamais finir. Le navire, en s'éloignant, vient déporter toute sa joie; sa maman, c'était pour elle l'univers entier; jamais elles ne s'étaient séparées l'une de l'autre. Et maintenant, non seulement José se sent abandonnée, mais elle se rend compte que ce départ, qui pour elle est un affreux cauchemar, est pour sa mère un événement heureux. Comme elle était joyeuse au départ la maman de José! Joyeuse et jolie dans son tailleur marron, sappuyant au bras de monsieur Lorrain! Comme si monsieur Lorrain n'était pas un étranger, un nouveau venu dans leur vie....!

De quel droit cet étranger est-il parti avec sa maman?

Vainement a-t-on expliqué à José que monsieur Lorrain, en devenant le mari de sa mère, allait remplacer son papa! Cette idée ne peut pénétrer dans le cerveau de l'enfant.

Monsieur Lorrain ne remplacera jamais le papa dont le cœur de José a gardé farouchement le souvenir.... ce papa dont la voix grave et le regard tendre incarnaient toutes la beauté d'un monde, de trésors perdus!

Le père de José est mort, il y a trois ans, et voilà pourquoi, aujourd'hui, la pauvre petite, seule au fond de la grande limousine, est en route pour la maison d'une tante qu'elle ne connaît pas. Si le papa de José vivait encore, il n'y aurait pas de monsieur Lorrain!.... ni de semaines de vacances chez la vieille tante, car elle doit être vieille la tante Ninette, aucun doute là-dessus.... depuis le temps qu'on en parle à la maison. Et puis, c'est une vieille fille.... les vieilles filles ça ne peut être jeune, n'est-ce pas?

Le chauffeur ralentit pour entrer dans une large allée toute bordée de peupliers.... C'est sans doute ici chez la tante Ninette? José regarde par la portière, elle n'aime pas ce paysage nouveau et voudrait bien reprendre la route de son joli logement de Montréal. Mais chaque tour de roue rend plus difficile ce retour à la vie heureuse d'hier. Soudain tout au fond de l'allée, surgit une grande maison en pierre du chemin!.... sur le seuil, voici tante Ninette, une tante Ninette qui ne ressemble pas à l'image que José s'en était faite, une tante Ninette, presque aussi jolie que sa maman, plus replète, plus vieille aussi, avec des joues cuites par le soleil, des yeux malicieux et un sourire.... oh! ce sourire, il est sur les lèvres de la petite tante comme un être vivant qui vient vers vous et vous accueille.

TANTE NINETTE—Bonjour petite José. Allons! descendons, n'aie pas peur.

JOSÉ—Je n'ai pas peur!

TANTE NINETTE, riant—Pas peur!.... pauvre petit oiseau.... tu es tremblante.... je ne suis pas un ogre, tu sais!

JOSÉ—Je sais!.... madame....

TANTE NINETTE—Viens, entrons à la maison, mais au-

paravant.... embrasse-moi et

appelle-moi tante Ninette

JOSÉ, conquise—Oui, tante Ninette.

TANTE NINETTE—A la bonne heure—Il faut, petite José, que nous fassions connaissance pour toutes les années perdues, il faut que tu aimes ma maison, mon lac, mes bois, mes bêtes!

JOSÉ—Vos bêtes?

TANTE NINETTE—Mais oui, ta maman ne t'a-t-elle pas dit que la tante Ninette était une espèce de vieille fille toujours préférant la compagnie des bêtes à celle des hommes....

JOSÉ—Euh! non... oui....

TANTE NINETTE, riant de bon cœur—Ne te gêne pas, va, je sais exactement ce qu'on pense de moi dans la famille et c'est à cause de ça que tu avais très peur en arrivant.

JOSÉ—Je n'ai plus peur!

TANTE NINETTE—Bien vrai? Je ne te semble pas trop vieille?

JOSÉ—Je vous trouve jolie.

TANTE NINETTE—Petite enjouée! Est-ce que tu trouveras mes poules, mes canards, ma chatte, mes chiens jolis aussi?

JOSÉ—Vous avez tout ça de bêtes?

TANTE NINETTE—Plus encore, pour le moment elles sont toutes dehors à courir afin d'avoir bon appétit pour le souper!

JOSÉ—Des bêtes qui veulent avoir faim! ça, c'est drôle.

TANTE NINETTE—Petite citadine, je vois que tu n'entends rien aux bêtes! Je t'apprendrai, chacune à son langage, ses caresses, ses rouries.

JOSÉ—Comment s'appelle la chatte, tante Ninette?

TANTE NINETTE—Ninette.

JOSÉ, riant—Minette! Ninette!

TANTE NINETTE—Tiens c'est vrai! les deux noms se ressemblent! Ça va faire du grabuge. Quand tu appelleras Ninette, je croirai que tu me manques de respect.

JOSÉ—Comment ça?

TANTE NINETTE—Je crois que tu m'appelles Ninette tout court.

JOSÉ—Oh! je n'oserais pas!

TANTE NINETTE—Je changerai mon nom! Ainsi il n'y aura pas d'erreur possible.

JOSÉ—Pourquoi ne pas changer le nom de la chatte?

TANTE NINETTE—Jamais de la vie! Il ne faut pas toucher aux vieilles habitudes des bêtes.

JOSÉ—Et pourquoi, tante Ninette?

TANTE NINETTE—Mais, ma José, leur petite cervelle est lente à comprendre, à saisir! Un nom qu'on leur donne, c'est une manière de conversation entre elles et nous! Changer leur nom, c'est toute une histoire, elles ne se reconnaîtront plus

JOSÉ—C'est compliqué, les bêtes!

TANTE NINETTE—Non, c'est au contraire toujours les mêmes.

Et ainsi, tout en causant, tante Ninette et José deviennent, dès le premier soir, de grandes amies. La vieille fille solitaire a le cœur réchauffé par la jeunesse babillarde et vivante de José. Et José n'ayant connu jusqu'ici que la ville et ses bruits énergivants, ou la contrainte des hôtels de plages élégantes, trouve chez sa tante une atmosphère douce et calme qui engourdit son gros char grin.

Après le souper, la tante et la nièce font le tour du propriétaire. José est présentée à Mélanie, la cuisinière, un gros numéro dans la maison, cette Mélanie.... un numéro pesant deux cents livres et sachant confectionner des douzaines de petits plats; puis vient Julien, le fermier. Julien soigne le

cheval, la vache, les poules et les abeilles. Il y a aussi la femme de chambre, Agnès, petite bonne à tout faire dont les yeux rieurs plaisent tout de suite à José.

Mais la présentation de tous ces personnages nouveaux n'a pas impressionné José aussi profondément que sa rencontre avec le monde des bêtes.... les bêtes sont les compagnes préférées de tante Ninette et vont devenir les amies de José.

Il y a d'abord "Siki", le terrier-neuve aux pattes énormes, aux yeux tristes et bons; puis Patou, l'épagneul au long poil frisé; Minette, la chatte grise qui couche dans la niche de Patou, l'épagneul au long poil maux de la ferme, mais ceux-là, José les verra demain. Ce soir, tante Ninette veut que sa nièce se repose. C'est assez d'émotion pour une même journée.

TANTE NINETTE—Voir petite! il a cessé de pleuvoir, allons là-bas sur le vieux banc de chêne, tu regarderas monter la lune derrière les montagnes et tu feras un peu connaissance avec le grand lac, avant d'aller dormir.

JOSÉ—Il s'appelle comment, ton lac, tante Ninette?

TANTE NINETTE—C'est le lac Manitou! Manitou veut dire "Dieu" en langue sauvage.

JOSÉ—Il est beau, ton lac, et si grand, si grand!

TANTE NINETTE—Tu l'aimeras?

JOSÉ, soupirant—Oui....

TANTE NINETTE—Pourquoi ce petit "oui" tout triste?

JOSÉ—Je voudrais que maman soit avec nous.

TANTE NINETTE—Elle reviendra, ta maman.

JOSÉ—Pourquoi est-elle partie en Europe avec monsieur Lorrain?

TANTE NINETTE—On t'a expliqué, ta maman est en voyage de noces! Tu ne l'aimes pas beaucoup, monsieur Lorrain, petite José?

JOSÉ—Oh! non; il m'a pris le cœur de maman.

TANTE NINETTE—Serre-toi bien fort contre moi! Il ne faut pas te faire du chagrin.... Monsieur Lorrain ne t'a rien enlevé du cœur de ta maman, tu comprendras plus tard.

JOSÉ—C'est loin, plus tard, et peut-être! on a encore du chagrin, même si l'on comprend.

TANTE NINETTE—Pauvre petite!

JOSÉ—Tante Ninette, dit, parle-moi de mon papa! de mon vrai papa! Il venait ici au lac Manitou?

TANTE NINETTE, un peu réveuse—Autrefois, oui, il venait nous voir ta maman et moi quand nous étions jeunes filles.

Tu sais, dans le grand salon, la chaise avec la housse mauve, c'était sa chaise. Au début, c'est moi que ton papa venait voir; ta mère était si jeune, il ne l'avait même pas remarquée! Elle avait encore les cheveux sur ses épaules et des jupes courtes! Ton papa était musicien.... il jouait merveilleusement du violon.... je l'accompagnais au piano.... c'étaient des heures heureuses!

JOSÉ—Tu joues du piano?

TANTE NINETTE—Quelquefois.... pour me souvenir.

JOSÉ—Te souvenir de quoi?

TANTE NINETTE, riant—De ma jeunesse. J'ai été jeune, moi aussi, petite José.... J'ai aimé jouer, courir, chanter....

JOSÉ—Dis-moi les amours de mon papa et de ma maman.

TANTE NINETTE—Ton papa venait souvent.... très souvent.... Nous étions de grands amis, lui et moi. Un jour, il s'est aperçu que ta maman avait grandi, ses jupes étaient longues, ses cheveux noués sur le coup. Un matin, dans le soleil, tiens! là, dans le cadre de la grande porte, elle était si jolie que ton papa s'est mis à la regarder comme on contemple une image.... A partir de ce moment-là ils se sont souvent promenés ensemble par les sentiers du bois et sur la route du village.... puis, un jour ton papa m'a demandé s'il pouvait épouser ta maman.

JOSÉ—Il t'a demandé ça à toi, et pourquoi pas à sa maman?

TANTE NINETTE—Depuis des années, nous n'en avions plus. C'était donc moi, l'aînée, la mère de ta maman, pour animer dire.

JOSÉ—Et que disait ma-

cheval, la vache, les poules et les abeilles. Il y a aussi la femme de chambre, Agnès, petite bonne à tout faire dont les yeux rieurs plaisent tout de suite à José.

Mais la présentation de tous ces personnages nouveaux n'a pas impressionné José aussi profondément que sa rencontre avec le monde des bêtes.... les bêtes sont les compagnes préférées de tante Ninette et vont devenir les amies de José.

Mais si l'un des cordons de la corde décide,

Le cordon découdant fait dé-

corder la corde.

CRITIQUE

La cuisinière: Ont-ils aimé mon souper?

La bonne: Je ne sais pas, mais ils se sont méfiés, ils ont fait une prière avant de manger.

COMBLES

Quel est le comble de la tendresse?—Embrasser l'horizon.

De la versification pour un poète?—Se tirer les vers du nez.

Du zèle pour un gendarme?—Arrêter sa respiration.

De la soif?—Boire les paroles de quelqu'un.

De la poltronnerie?—Reculer devant une pendule qui avance.

De la défiance?—Etre jaloux de son ombre.

De la propreté?—Essuyer un revers.

LETTRES AMUSANTES

Quelles lettres prendre pour voler?—Des l. Pour jouer?

—des d. Pour recevoir du secours?

—Des z. Pour se défendre?

—Des é. p.

Quelles sont les lettres mortes?—d.c.d. Les lettres qu'on aime pas?—a.i. Qu'on aime?

—m.e. Les lettres les plus hautes?—l.v. Les plus soumises?

o, b. i. e. Les plus remuantes?

—a. j. t. Les plus laborieuses?

—o. q. p. Les plus anciennes?

—a. g. Les plus légères?—l. é.

Les moins faciles à lire?—f.

a. c. Les lettres qu'on ne voit que par morceaux?—k. c. Qui

préchent l'action?—a. j. c.

J'AI UNE IDEE

Un jeune acteur aussi sort que fat rencontré, un après-midi, Georges Feydeau sur les grands boulevards.

—Ah! mon cher maître, s'écrie-t-il, vous allez, j'en suis convaincu, me donner un bon conseil.

—Je vous écoute.

—Voilà! Depuis huit jours, j'ai une idée dans la tête.

—Pas possible!

—Si, mon cher maître, si....

—Comme elle doit s'ennuyer toute seule! dit Feydeau en s'éloignant brusquement.

JUSTE PREFERENCE

Le critique d'art, au jeune peintre: Votre œuvre est vraiment très bien, elle mérite d'être louée.

Le jeune peintre, mélancolique: J'aimerais mieux la vendre.

Sans Patrie

Tout le monde a une patrie.

Et nous?

Où sont nos morts, leur terre?
En quel lieu sacré de tradition et
d'espérance justifier notre fraternité?

Regardez l'univers, tournez ce
globe et beaucoup d'endroits vous
souriront.

Il y en a trop. Le cœur ne se
partage pas: il se donne.

Nous avons en Grande-Bretagne
une belle-mère. Tout est dit.

La France nous est une grand'-
mère que nous aimons bien. Nous
l'aimons parce qu'elle fut la mère
de notre mère, parce que maman
l'aime. Mais cette douce vieille sait
que nous portons en nous quelque
chose qu'elle n'a pas, qui vient
d'ailleurs et qui l'effraye. Elle ne
reconnaît plus ses petits-enfants.

Ils ont une autre foi, un neuf i-
deal, une fièvre encore jeune et
belle comme le sol qui a vaincu
ses conquérants; et c'est là notre
joie et notre fierté de vivre.

Et nous voici, outre-mer, devant
une immense contrée. On y voit
plusieurs pays géographiques, divi-
sions naturelles de la moitié d'un
continent; des intérêts économiques s'y opposent, comme les des-
tinées civilisatrices de chaque peuple
qui l'habite. Le Canada serait
notre patrie.

Nous l'avons cru. Nous voulons
toujours le croire. Mais parfois
nous ne retrouvons plus cette pa-
térie.

Nous ne sommes pas sujets an-
glais. Ni citoyens canadiens. Sur
les passeports, nous naissions su-
jets britanniques. Trouverai-je, en
cet assemblage artificiel de toutes
les races et de toutes les religions,
un cimetière où reprendre la gran-
de prière commune, apprise de mes
ancêtres?

Mais qu'avons-nous de national?
Pas même un drapeau. Pas même
de symbole d'unité glorieuse; point
d'héritage à garder et à transmettre
dans son originale noblesse.

Et, dans mon propre pays, suis-
je un étranger?

C'est sur une terre voisine que je
dois chercher la source de certaines
habitudes et de certaines con-
ceptions qui m'ont formé. Un jeu-
ne des Rocheuses se trouve souvent
plus à l'aise entre le Mississippi et
Salt Lake City qu'à l'est des Grands
Lacs. Sans le savoir, nous sommes
du Middle-West américain, faits
aux mêmes goûts et aux mêmes ré-
actions par la même propagande
et la même vie. Un citoyen des
Prairies n'est pas chez lui en Ontario
ou au Québec.

Toutefois, pour nous Canadiens
français, il n'y a qu'une réserve
dans cet Etat théoriquement bili-
ngue et démocratique, où il per-
mette notre langue. Ceux-là même
et surtout qui s'indignent contre
le séparatisme ont séparé du Ca-
nada une province où l'on tolère
pour le peuple l'usage du français
à l'école, aux postes et à la radio—
avec autant d'anglais pour une in-
fime minorité.

Il nous reste la patrie céleste.
C'est fort heureux; car, exilés sur
terre, nous risquerions d'être exilés
du paradis. Mais nous espérons attendre un peu d'y rejoindre nos compatriotes.

C'est à nous de l'édifier, notre pa-
trie. Nous ne demeurerons pas d'é-
ternels orphelins. Après la guerre,
notre tour viendra... si nous revo-
nons. Et nous devrons alors chan-
ger beaucoup de choses, commen-
cer une ère nouvelle dans notre
histoire.

Sachons-le. Et préparons-nous
aux grandes tâches de régénéra-
tion.

Jean-Baptiste BOULANGER



Médaille de l'Académie
française décernée
au "fondateur du
Petit Jour"

ADMINISTRATION
Edifice Boulanger
Edmonton, Alta.

1840-1940

LE PETIT JOUR

XII Année

Numéro 5

ALPHONSE DAUDET CONTEUR

Je viens aujourd'hui rendre un témoignage d'admiration à Alphonse Daudet. Pour ma part, je n'ai jamais rencontré encore, un conteur aussi charmant, aussi délicat, aussi complètement français. Je veux m'unir aux manifestations d'estime que les maîtres de la littérature française préparent à l'occasion de son centenaire.

Alphonse Daudet a chanté avec l'ardeur de son cœur patriote la beauté de sa Provence. Il a loué la richesse de son soleil d'or, le chant de ses cigales, la joie de ses mas, la naïveté de son âme; il a chanté tout ce qu'on avait chanté longtemps avant lui, mais d'une autre façon. On trouve à sa voix une douceur nouvelle, un accent plus profond.

Son nom seul rappelle à votre esprit les "Lettres de mon moulin", les "Contes du Lundi", les aventures extraordinaires du célèbre Tartarin. C'est Monsieur Charles Sarolea qui écrivait dans son introduction aux Lettres de mon moulin: "L'art de conter est un art essentiellement français et nulle région de France n'a produit plus de conteurs exquis que le pays des Troubadours, et parmi les conteurs provençaux nul n'est comparable à Alphonse Daudet, et parmi les contes de Daudet, nulle œuvre ne surpasse les Lettres de mon moulin." Vous avez lu, chers amis, "Installation", "La chèvre de M. Seguin", "Le secret de maître Cornille"? Eh bien, ce sont là les Lettres du jeune Daudet. Il avait vingt-six ans quand elles parurent, en 1886, dans l'Événement. "La jeunesse est l'âge des hésitations, des tâtonnements, des imitations maladroites; or les Lettres sont d'une sûreté, d'une fermeté de dessin, d'une originalité, d'une maturité, d'une possession de soi qui confondent." (1)

Alphonse Daudet naquit à Nîmes, le 13 mai, 1840. Bientôt sa famille fut obligée d'élire domicile à Lyon. Vers l'âge de quinze ans, faute de ressources, il devint pion au petit collège d'Alais. Vite dégoûté de son entourage de "cagots et de cuisiniers", il s'enfuit à Paris. Il écrit: "J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond de Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature... Il faisait grand jour. Paris me souriait par tous ses magasins ouverts; l'Odéon lui-même prenait pour me saluer un air affable, et les blanches reines de marbre du jardin du Luxembourg semblaient me faire gracieusement signe de la tête et me souhaiter la bienvenue." (2) Pourtant, ce Paris qui semblait un Paradis trouvé devait être le témoin de douloureux échecs. C'est lui aussi qui devait le saluer avec tant d'admiration quelque sannées plus tard et proclamer à la nouvelle de sa mort, un deuil général pour les Lettres françaises.

A peine installé dans la Ville lumière, Daudet se lança dans le journalisme. Avec l'apparition du "Petit Chose", il faisait son entrée triomphale dans le monde littéraire. A partir de cette date, l'interprète des Félibres fut un enfant gâté du succès. Il n'eut que la peine de réussir. En 1872 il forma avec Flaubert, Goncourt et Zola, une petite Académie dont le programme ne dépassait pas l'article premier: Je renonce à l'Académie Française. "M. Daudet a une nature de poète, écrit R. Doumic. Il en a les enthousiasmes et les abattements, la sensibilité nerveuse et mala-
dive, les caprices, les impertinences qu'on lui pardonne comme à un enfant gâté; et aussi cette vanité naïve et sans défense qui ne souffre pas l'effleurement même de la plus légère critique." (3)

La grande énergie qu'il dépensa à l'épanouissement de l'Académie Goncourt et l'ataxie qui affaiblissait terriblement ne firent qu'augmenter son désir, sa joie de vivre. Ah, comme Daudet l'aime cette vie! C'est dans l'admiration de tout ce qui l'entoure qu'il oublie ses souffrances. "Je suis justement puni pour avoir trop aimé la vie" disait-il en parlant de ses douleurs. Enfin, la mort le délivra. Voici le récit qu'en fait son frère Ernest: "Alphonse Daudet s'était mis à table, comme à l'ordinaire, avec les siens; brusquement il poussa un cri étouffé, se renversa sur sa chaise, dans un mouvement instantané, portant sa main à la poitrine, et retomba. Madame Daudet se jeta vers lui, le soutint sur sa chaise et releva son front. Il était mort." En apprenant la perte de son frère, Zola s'écrie: "La Patrie française a perdu une de ses gloires!", et Figaro d'ajouter: "Partout, où l'on pense, où l'on écrit, où l'on parle, une grande tristesse plane."

Daudet était fait pour conter de mènages histoires et pour peindre des miniatures. "Il était fait pour dire des choses vives, plaisantes ou pleines de larmes, comme les tziganes pour jouer leurs petits airs saccades qui secouent les nerfs." (4) Il porte en lui toutes les caractéristiques du brave provençal qui ne fait qu'admirer sans se préoccuper de pénétrer les choses. Il ne s'attardera pas à trouver leur signification. La chose existe et lui plait, il ne lui en faut pas plus. Il a certainement subi l'influence naturaliste de Zola et il a sans doute subi celle de Théophile Gautier et de son école de "L'art pour l'art". Il ne cherche pas à imposer d'idée à son lecteur; celui-ci doit se trouver devant un tableau comme devant la réalité. Tous ses contes sont faits d'impressions qu'il a notées à mesure qu'elles lui venaient. Il n'a plus qu'à tout rattacher et le livre est fait. C'est pourquoi il ne faut pas chercher trop de philosophie dans ses œuvres. Daudet n'est pas un penseur. Il décrit tout simplement. Il a vu jadis telle chose, il a été témoin de tel événement, il a été témoin de tel événement, il a rencontré tel personnage qui l'a ému; c'est tout ce qui fait son charme, c'est qu'il a une façon tout à fait originale de voir.

Le R. P. Delaporte nous dit: "Lui, il savait écrire et parler la prose française, comme de source; la faire circuler et courir à travers des phrases brèves, brusques, frétilantes; et de là vient qu'il sut se faire lire." En vérité, Daudet fut certainement l'auteur le plus lu de son temps. Sa popularité vient de ce qu'il connaissait les accords du cœur humain. Sa prose contient, par instant, toute une poésie. "La bonté l'attira plus que la beauté, de sorte que l'émotion jaillit au tournant de sa phrase, comme la source au détour du chemin." Ouvrons une page des Lettres de mon moulin, au hasard: "Ce sont les lapins qui ont été étonnés!... La nuit de mon arrivée, il y en avait bien, sans mentir, une vingtaine assis en rond sur la plate-forme, en train de se chauffer les pattes à un rayon de lune... Le temps d'entr'ouvrir une lucarne, frrr! voilà le bivouac en déroute, et tous ces petits derrières blancs qui détalent, la queue en l'air, dans le fourré." N'est-ce pas tout à fait délicieux? Et puis encore, ce sous-préfet couché dans l'herbe et mâchonnant des violettes tandis que les oiseaux et les fleurs l'interrogent. Ce bon sous-préfet songeant au fameux discours qu'il va lui falloir prononcer et que les gens de la sous-préfecture trouvent faisant des vers. C'est merveilleux!... Mais je vous en dirai tant! C'est à vous de lire et de goûter. Vous ne trouverez rien de plus à la page que les "Contes du lundi". Voilà ce qu'il faut lire en temps de guerre. Mais je me tais. Je n'en finirais pas. Lisez... lisez... vous m'en donnerez des nouvelles. On raconte que quand Alphonse Daudet mourut, un homme âgé, dans son vêtement de misère, s'approcha, fit un signe de croix et déposa, sur le catafalque, sans un mot, un petit bouquet de violettes. C'était là le merci de tous ceux qu'il avait consolés. Sans le vouloir Daudet est devenu Immortel et c'est le devoir de tous ceux qui propagent la saine littérature française de faire lire et de faire apprécier aux jeunes, l'œuvre incomparable du "vieux conteur".

Vive Alphonse Daudet!

(1) Charles Sarolea: Introduction aux Lettres de mon moulin. — (2) Alphonse Daudet: Les débuts d'un homme de lettres. — (3) R. Doumic: Portraits d'écrivains. — (4) R. P. Delaporte: Études et causeries littéraires.

PRESENTATION

Les élèves du Collège Jean Brébeuf de Montréal avaient le plaisir dernièrement d'entendre M. Léon Lortie, leur parler de la science française contemporaine. Voici en quelques termes M. Jean-Baptiste Boulanger le présente à ses jeunes frères: Révérends Pères,

Messieurs,

Il est difficile pour un élève de présenter un savant professeur de chimie de l'Université de Montréal. L'on voudrait glisser, ici et là, sans en avoir l'air, une formule un peu érudite. Et il m'est impossible d'en inventer.

Mais la virtuosité scientifique n'est pas nécessaire pour estimer M. Léon Lortie. De tous ceux que j'interrogeais à son sujet, dont un de ses reconnaissants élèves, me venait l'unanimité réponse: "Professeur de chimie à l'Université, docteur en Sorbonne et ami des arts." Cela va donc ensemble? Mais certes. Il nous souvient de Laplace, s'inspirant des auteurs grecs, qu'il lisait d'ailleurs dans le texte.

Monsieur Lortie n'est pas de ces hommes emmurés, dont l'horizon se borne à l'espace artificiel filtré par la fenêtre. Il apporte à tous le service de son intelligence et de sa science. On n'a qu'à lui demander sa collaboration pour l'obtenir. Cette causerie qu'il veut bien nous accorder, ce soir, sur la science française contemporaine, ne rend-elle pas un autre hommage à son dévoué travail d'éducation sociale. Il écrit à plusieurs revues, s'intéresse activement aux grandes questions nationales, il analyse dans leur intime source, le foyer et la famille, gloires du Canada français. C'est pourquoi il est devenu l'un de ses plus ardents apôtres.

Car l'œuvre de notre conférencier peut se définir par l'apostolat. Il nous fait plaisir de voir et d'entendre bientôt, un aîné de la nouvelle génération, celle qui veut se créer l'élite de notre peuple. M. Lortie en illustre le rôle par sa fidélité au devoir des plus fortunés, au devoir d'éclairer, d'aider et d'élever les plus faibles, de les conduire vers une merveilleuse destinée.

Et nous le remercions de son jeune et réconfortant exemple.

Ce que je n'ai su exprimer de votre part, vos applaudissements le lui témoignent. Et ce que j'ai dû oublier des dons de M. Lortie, il nous en charmera lui-même à l'instant.

... "Et, puisqu'il est question de journaux, je ne veux pas oublier "le Petit Jour" d'Edmonton (Alberta), que fonda, pour la défense et l'illustration de la langue française, Jean-Baptiste Boulanger, alors âgé de sept ans (je dis sept ans). L'Académie française s'honora en décernant une médaille à ce journaliste précoce, qui, historien non moins précoce, écrivit à quatorze ans un livre sur Napoléon. "Le Petit Jour" a grandi, et Jean-Baptiste Boulanger aussi: il est en ce moment élève de la classe de philosophie! On peut leur prédire à tous deux un brillant avenir."

Extrait des "Nouvelles Littéraires" de Paris, reproduit par le "Canada" de Montréal.

Bruxelles et la "morne plaine"

Ce pays, que notre province contiendrait vingt-deux fois, nous donne une merveilleuse leçon de bilinguisme: alors qu'ici les billets bilingues circulaient à peine et que nos pièces de monnaie étaient impudiquement, après 70 ans de Confédération, five cents ou one cent, j'ai vu une ville dont les rues portaient l'inscription française et flamande et où l'on conversait couramment dans les deux langues.

En Belgique, l'on ne s'arrête pas à l'émission de timbres bilingues. Je recevais en janvier une lettre de Bruxelles; et, sur l'enveloppe, était imprimée cette réclamation du gouvernement: Donnez l'exemple; répondez par un timbre antituberculeux — Geef het voorbeeld; antword met een antiteringzbel. Quand verrons-nous pareille chose dans ce Canada bilingue, dont le tiers des habitants parle français?

Cette gentille ville au frais sourire frissonne encore de l'invasion allemande. Le palais de Justice, d'une architecture si noble avec son grandiose péristyle, résidence de l'état-major prussien; la Chambre des députés, dérisoirement convertie par ces criminels en cour de justice; chacun de ces témoins flétrit, dans son indignation de pierre, l'horreur allemande.

Mais, toujours, la capitale belge charme par sa féminine gentillesse. Timide et mignonne, c'est la chaste fleur des villes européennes.

Une joyeuse route de soleil et de verdure mène à Waterloo.

Sur le tertre, un lion, la patte sur un globe, regarde la France vaincue de 1815. Mais sur le royal orgueil de ce lion, sur la tristesse de ce champ mortuaire de quatre nations, domine l'auguste présence de Napoléon. Waterloo est plus qu'une victoire de Blucher ou de Wellington; c'est la suprême défaite d'un Empereur et Roi, après vingt ans de prodiges; c'est le prélude de la triomphale apotheose de Sainte-Hélène.

Celui qui avait surpassé l'humanité dans la gloire, devait la dépasser infiniment par le malheur. A Waterloo, il perdit ses conquêtes, sa famille, sa liberté. Proscrit de la terre, il s'éleva jusqu'au sublime rocher du martyre.

J.-B. B.

(Extrait, Le Petit Jour, avril, 1932)

Ch. Boulanger

Ottawa.